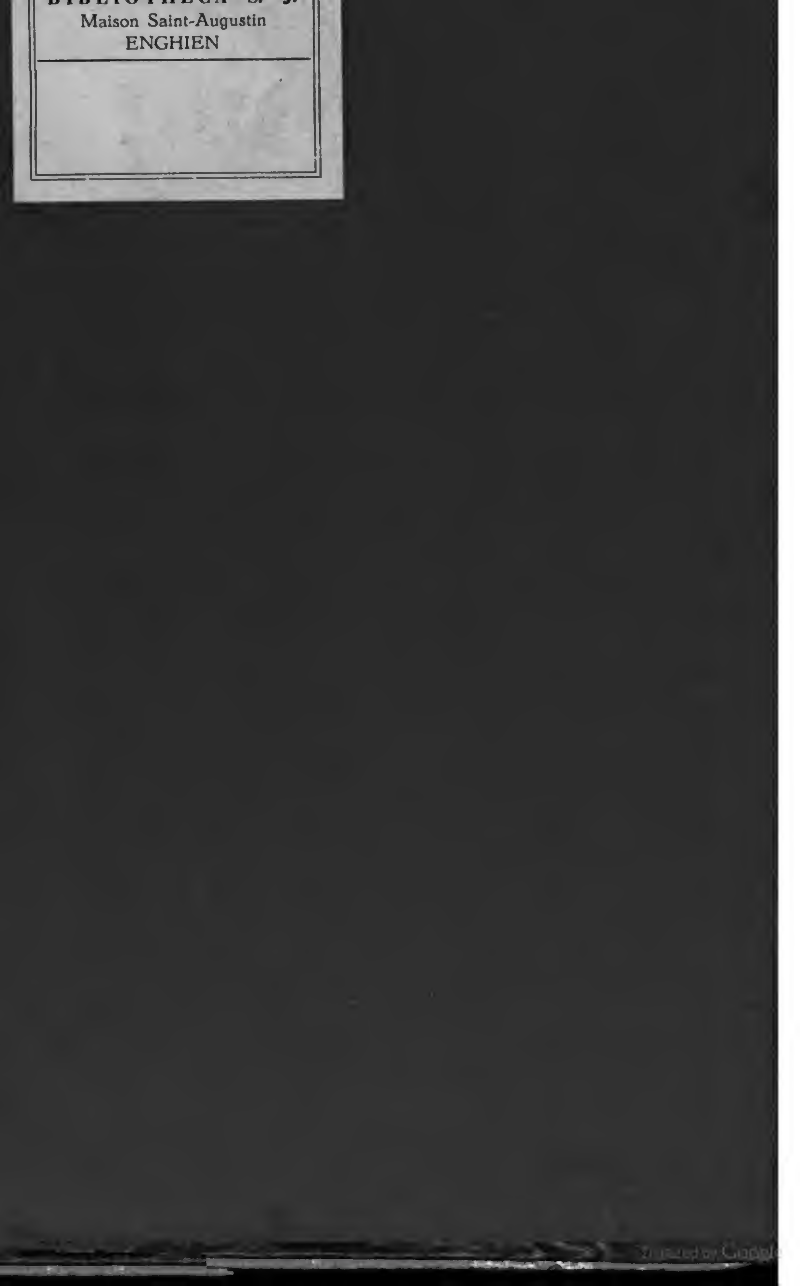
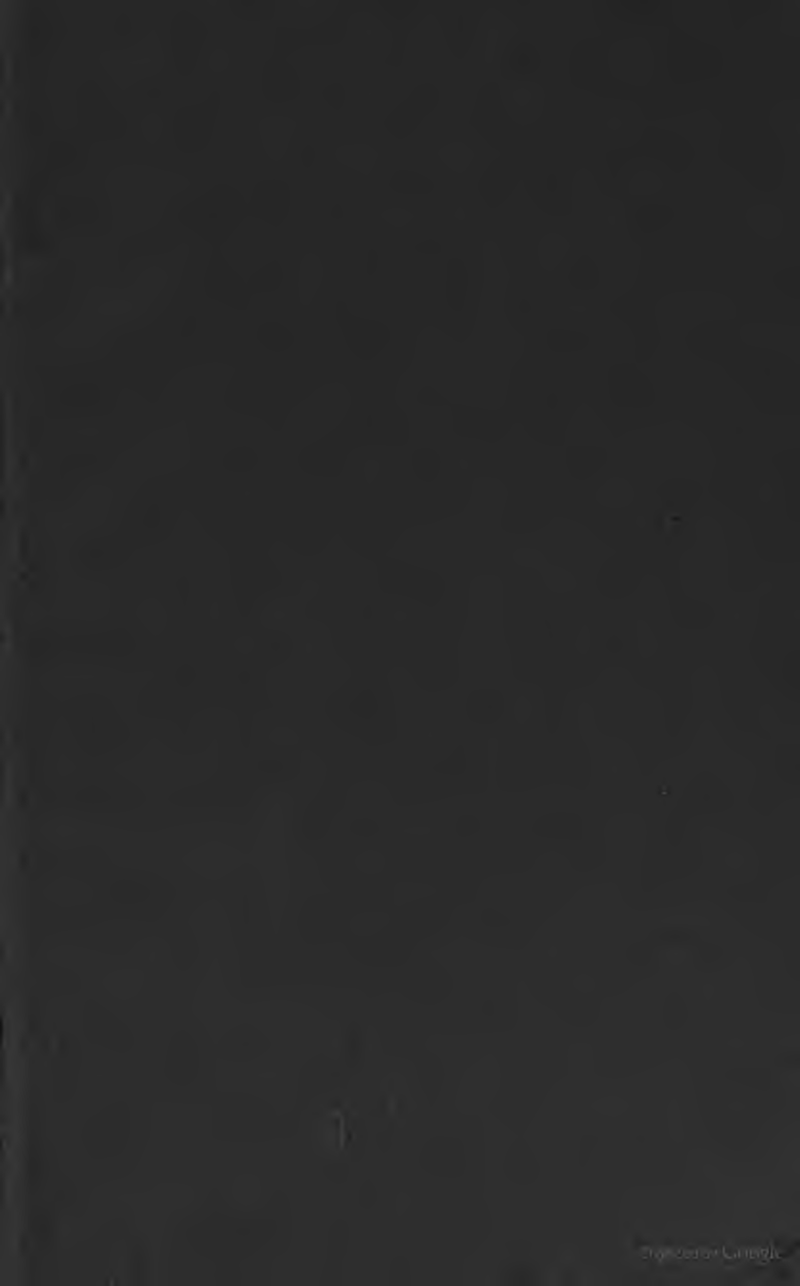
HISTOIRE DE SAINT-AVOLD ET DE SES ENVIRONS

Philippe Bronder




BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN





HISTOIRE

DE

SAINT-AVOLD

ET

DE SES ENVIRONS

DEPUIS LA FONDATION DE LA VILLE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

PHILIPPE BRONDER.

OUVRAGE ORNÉ DE QUATRE PHOTOGRAPHIES.

Fortunate senex! hic, inter flumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabis opacum!

Fortuné vieillard! ici, près des ruisseaux connus
Et des sources sacrées, tu jouiras du frais ombrage

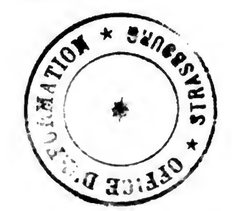
(PREMIÈRE ÉGLOGUE DE VIRGILE.)



METZ

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE NOUVIAN.

1868



AVANT-PROPOS.

Il y a un peu plus d'un siècle, Dom Calmet, le grand historien de la Lorraine, écrivait les lignes suivantes :

« Il serait fort à souhaiter que dans chaque province il se trouvât quelqu'un qui entreprît la notice de son pays en particulier; on pourrait espérer par ce moyen, d'avoir un jour une notice parfaite de l'Europe, n'étant guères possible autrement qu'un particulier, quelque laborieux et quelque diligent qu'il soit, puisse avoir assez de lumières et assez d'acquit pour réussir dans une telle entreprise. »

Le souhait du savant bénédictin s'accomplit tous les jours davantage; car non-seulement chaque province, chaque département a son historien, mais encore chaque chef-lieu de canton aura bientôt le sien. Ainsi possédons-nous déjà des histoires de Longwy, de Gorze et d'autres petites localités. Il est donc juste que Saint-Avold, une des villes les plus anciennes de la Lorraine allemande, ait aussi sa notice historique écrite par un enfant du pays.

J'aime à croire que mes chers concitoyens accueilleront avec bienveillance ce petit ouvrage qui leur mon-

trera le rôle, restreint il est vrai, mais cependant intéressant, joué par Saint-Avold dans l'histoire de notre belle France.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur notre contrée au temps des Romains, nous suivrons notre ville depuis son berceau sous le règne de Clovis jusqu'à nos jours, et nous terminerons en présentant Saint-Avold et ses environs sous le rapport descriptif, archéologique, commercial, géologique, etc.

Plusieurs personnes ont bien voulu me prêter l'appui de leur bienveillant concours, en mettant à ma disposition des ouvrages imprimés ainsi que des manuscrits. Qu'elles me permettent de leur exprimer ici ma respectueuse gratitude.

L'Auteur.

HIÉRAPOLIS.

Au temps des Romains, notre contrée faisait partie de la Gaule-Belgique et appartenait à la tribu celte des Médiomatriciens, dont la capitale était Divodurum (Metz). Une voie romaine partait de Metz, passait à Hiérapolis, dans notre pays, et aboutissait à Magontiana (Mayence).

Mais qu'était-ce que Heerapel ou Hiéraple qui se trouvait sur une éminence à deux lieues à l'orient de l'emplacement actuel de Saint-Avold? Quelques auteurs écrivent Hiérapolis (ville sainte); ce qui dénoterait une ville bâtie par les Romains. D'autres, et parmi eux M. l'abbé Traize, curé de Saint-Avold en 1755, croient que le vrai nom de cet endroit est Héraple, ce qui veut dire seigneur Apollon, parce qu'il avait Apollon pour dieu tutélaire. D'autres enfin écrivent Heerapel (choc d'armées); cette troisième étymologie montrerait une origine indigène. Je me rallie à cette dernière opinion, et je crois qu'avant les Romains les Celtes ou Gaulois avaient un établissement au mont Hiéraple; ce qui se trouve confirmé par la découverte en cet endroit d'une médaille druidique en argent. Les Romains, à leur arrivée, s'emparèrent de Hiéraple, détruisirent le fort, puis se ravisant, ils le reconstruisirent dans de plus vastes proportions. En effet, le mont

Hiéraple était pour eux une position militaire de la plus haute importance. A son sommet passait la route de Metz à Mayence que traversaient fréquemment les légions romaines pour aller guerroyer sur les bords du Rhin. Les Romains élevèrent sur cette éminence un temple consacré à Apollon. Il y a un siècle, M. l'abbé Traize put voir les restes de ce temple; les murs étaient encore de la hauteur de cinq à six pieds, composés de grosses pierres de taille qu'on en a tirées pour d'autres édifices. Le temple était octogone avec un vestibule oblong.

Des fouilles pratiquées au Hiéraple, à différentes époques, ont mis à découvert des souterrains qui renfermaient une assez grande quantité de médailles antiques d'or, d'argent et de bronze. Un ecclésiastique de Saint-Avold m'a remis quelques pièces de monnaie et une épingle en cuivre venant du Hiéraple.

En d'autres endroits encore, aux environs de Saint-Avold, on a trouvé des restes d'antiquités païennes.

Ainsi, à une demi-lieue de la ville, près du Moulin-Neuf, à la Bonne-Fontaine, il y avait une statue de Diane, qu'on y adorait comme déesse des bois et des fontaines.

Entre Saint-Avold et Freyming, près de la forge de Sept-Fontaines, s'élevait un temple avec une inscription en l'honneur de Dirona ou Feronia, déesse des forêts. Ce temple était au milieu des bois, au revers d'un coteau.

A Boucheporn, les Romains avaient établi un camp retranché. Dom Calmet lui-même a remarqué dans ce village un pavé en mosaïques et des tuiles antiques.

Un autre camp romain se trouvait à Varsberg, où il existe encore un beau château qui domine les environs et possède un puits d'une profondeur extraordinaire. Quelques auteurs croient que Varsberg tire son nom d'une forêt voisine, nommée Varen. D'autres prétendent que Varsberg vient de Varus-Berg, montagne de Varus, parce que cet infortuné général romain campa en cet endroit avant d'aller faire massacrer ses légions par Hermann, dans les sombres forêts de la Germanie.

Comme on le voit, les Romains ont laissé dans notre pays de nombreuses traces de leur passage; et nous ne craignons pas d'affirmer que des fouilles habilement pratiquées, en particulier sur la chaussée d'Hiéraple, mettraient au jour une foule d'antiquités très-recherchées des amateurs.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉCIS HISTORIQUE DEPUIS LA FONDATION DE SAINT-AVOLD JUSQU'A NOS JOURS.

I.

Oratoire de Saint-Hilaire.

L'origine de Saint-Avold remonte à la fondation de la monarchie française dans les Gaules.

On sait que vers la fin du cinquième siècle, la Gaule était partagée entre les Francs, les Wisigoths, les Bourguignons et les Romains. Mais Clovis Ier, vaillant chef franc, se convertit à la foi catholique, remporta de brillantes victoires, et se rendit bientôt maître de la plus grande partie de la Gaule, qui dès lors prit le nom de Francia.

A cette époque, l'Irlande, surnommée l'île des saints, était comme une pépinière de missionnaires. Chaque année, elle envoyait sur le continent de nombreux pèlerins, qui évangélisaient les peuples barbares et construisaient des monastères, où se réfugiaient les arts, les sciences et les lettres.

L'un de ces religieux, saint Fridolin, d'une illustre famille, fut le fondateur de notre petite ville.

Il vint dans les Gaules en l'an 509, séjourna plusieurs années à Poitiers, et puisa près du tombeau de saint Hilaire une grande dévotion envers ce docteur de l'Église. De Poitiers, Fridolin se dirigea vers l'Allemagne, où l'appelait une vision céleste, et arriva à Metz avec plusieurs de ses compagnons. L'évêque les reçut avec bonté et les engagea à s'établir dans son diocèse. Fridolin et ses religieux suivirent la voie romaine qui conduisait à Hiérapolis, et arrivèrent dans notre contrée à la fin d'une chaude journée d'été.

Attirés par la beauté et la solitude des lieux, ils s'engagèrent dans un frais et riant vallon pour y prendre leur repos. L'emplacement leur parut favorable pour l'établissement d'un couvent. Ils élevèrent donc quelques habitations sur le bord d'un ruisseau appelé depuis Seligen-Bach (ruisseau du saint) et Mehr-Zelle (plusieurs cabanes), et bâtirent un oratoire que Fridolin dédia à saint Hilaire: d'où vint le nom d'Hilariacum, donné primitivement à notre petite ville.

Cependant, le saint pèlerin irlandais ne finit pas ses jours parmi nous. Laissant à Hilariaque quelques religieux pour continuer son œuvre, il marcha jusqu'en Suisse, prêchant la foi et dédiant d'autres couvents à saint Hilaire. Enfin, averti en songe de s'arrêter sur une terre déserte au milieu du Rhin, il prit possession de l'île de Sechingen, y fonda un grand monastère, et mourut en l'an 540.

II.

Cella-Nova.

Hilariacum prospéra ; les religieux défrichèrent une partie des forêts et ensemencèrent les terres, qui forment notre ban actuel ; et sous le pontificat de saint Sigisbaud, l'humble oratoire de saint Fridolin se transforma en un grand monastère et devint une localité assez importante du royaume d'Austrasie.

Saint Sigisbaud, un de nos plus illustres et de nos plus saints prélats, fut élu évêque de Metz en 720. Il avait un zèle ardent pour la conversion des pécheurs et les recevait avec la plus grande bonté. Il était très-habile dans l'explication des saintes Écritures et prêchait assiduement la parole de Dieu. Il passait les nuits entières en prière, et menait une vie très-austère, se contentant souvent de pain et d'eau. Ses richesses ne servaient qu'à soulager les pauvres et à rehausser l'éclat du culte divin. Il était en grande estime auprès de Pépin le Bref, alors maire du palais d'Austrasie. Ce prince n'entreprenait presque rien sans avoir consulté le saint évêque, dont il admirait la rare prudence.

Tel était saint Sigisbaud que Saint-Avold honore comme son second fondateur et l'un de ses plus insignes bienfaiteurs.

En effet, saint Sigisbaud fit faire des travaux considérables à Hilariacum. De vastes bâtiments s'élevèrent et formèrent un beau couvent, dont les religieux étaient soumis à la règle de Saint-Benoît.

L'on commença aussi la construction d'une église, qui fut dédiée à saint Pierre et achevée seulement sous le règne d'Angelram. A partir de cette époque, le nom d'Hilariacum fit place à celui de Cella-Nova, Celle-Neuve (nouveau couvent, nouveau sanctuaire).

Saint Sigisbaud eut toute sa vie une prédilection particulière pour ce couvent qu'il avait comblé de ses faveurs. Il aimait d'y venir pour se reposer un peu des fatigues de l'apostolat. Ce fut à Cella-Nova qu'il fit sa dernière maladie. Sentant sa fin approcher, il exhorta les religieux et les clercs qui l'entouraient à la paix, la concorde, l'amour de la vie régulière et l'observance de la règle primitive. A ses derniers moments, il goûta d'ineffables consolations divines ; fixant ensuite les yeux au ciel, il rendit sa belle âme au Seigneur, la vingt-sixième année de son épiscopat, en 744. Son corps fut enseveli à Cella-Nova; mais dans la suite il fut transféré à l'abbaye Saint-Symphorien à Metz. Les reliques de saint Sigisbaud furent dispersées pendant les troubles révolutionnaires. L'église cathédrale en possède cependant une partie, qui est l'objet d'une grande vénération.

Saint Sigisbaud eut pour sœur sainte Ségolène, et fut très-lié avec saint Boniface, archevêque de Mayence et apôtre de la Germanie. L'Église de Metz célèbre sa fête le 26 octobre.

III.

Abbaye de Saint-Nabor.

Saint Sigisbaud eut pour successeur, dans l'Évêché de Metz, saint Chrodegang, célèbre dans l'histoire ecclésiastique par sa règle des chanoines.

Il était de la première noblesse des Francs. Élevé dans un monastère, il fit de si grands progrès dans la science et la piété qu'il fut nommé garde des sceaux par Pépin le Bref. Mais plus on l'élevait en dignité, plus il se montrait humble et zélé pour servir Dieu, protéger les citoyens, nourrir les pauvres, visiter et consoler les malades et les affligés. Appelé à gouverner notre diocèse, il continua de marcher de vertus en vertus.

En 752, le pape Étienne III, assiégé dans Rome par Astolphe, roi des Lombards, réussit à faire parvenir à Pépin, devenu roi des Francs, une ambassade pour demander aide et protection. Le monarque français accueillit avec distinction les envoyés du pape et leur promit de mettre son épée à la disposition du souverain Pontife. De plus, saint Chrodegang et le duc Auctaire se rendirent à Rome pour ramener Étienne III en France. Pépin le Bref alla au-devant du pape, descendit de cheval et se prosterna, ainsi que la reine, ses enfants et les seigneurs de sa cour. Ensuite le roi tint la bride du cheval monté par le pape, et voulut ainsi servir d'écuyer au Vicaire de Jésus-Christ.

Deux fois l'armée des Francs passa les Alpes. Astolphe

fut obligé de rendre les provinces usurpées, et saint Chrodegang, à cause de son dévouement au Saint-Siége, reçut du pape le Pallium avec le titre d'archevêque.

Sous le pontificat de saint Paul Ier, Chrodegang fit de nouveau le voyage de Rome, et reçut du souverain Pontife plusieurs corps de martyrs, don que les papes n'accordaient alors que très-rarement. Parmi ces précieuses reliques, se trouvaient celles de saint Nabor, que saint Chrodegang destina au couvent de Celle-Neuve.

Le martyrologe romain fait mention de trois saints qui portent le nom de Nabor. La fête de saint Nabor, patron de Saint-Avold, tombe le 12 juin. Voici ce que l'histoire nous raconte de la vie et de la mort de ce glorieux martyr, protecteur de notre ville :

Saint Nabor, issu d'une noble famille, s'était illustré par sa bravoure dans les combats, et occupait un certain grade dans l'armée romaine. Sous le règne de l'empereur Dioclétien, il embrassa la religion chrétienne, et dut probablement sa conversion au zèle de saint Sébastien, qui commandait alors à Rome la garde prétorienne. Devenu chrétien, saint Nabor ne cessa de prêcher le Christ, fils de Dieu, et ne tarda pas à être pris, ainsi que quelques autres soldats de ses amis, par Aurélien, préfet de la ville de Rome. Sur leur refus de sacrifier aux idoles, ils furent jetés en prison. Là, les guerriers chrétiens se mirent en prières, et aussitôt une lumière éblouissante éclaira leur sombre cachot. A la vue de cette clarté divine, Marcellus, intendant de la prison, et plusieurs autres païens, témoins de ce miracle, se convertirent sur le champ à la Foi

du Christ. Grâce à cette circonstance, Nabor et ses compagnons d'armes furent renvoyés de la prison, jusqu'au moment où éclata la dixième persécution générale.

Maximien-Hercule, que Dioclétien avait associé à l'Empire, avait eu Rome dans son partage. Il accueillit avec une joie féroce le nouvel édit de persécution que Dioclétien lui expédia de Nicomédie, et fit surtout tomber sa fureur sur les soldats chrétiens. Nabor, Basilide, Cyrin et Nazaire refusèrent d'obéir aux ordres impies du tyran et proclamèrent hautement la Divinité du Christ. Ils furent donc saisis par les satellites de l'empereur païen, déchirés par des fouets garnis de cordes plombées et de pointes de fer, puis jetés en prison, le corps couvert de plaies. Au bout de sept jours, Maximien les fit comparaître devant lui. Les généreux confesseurs de la Foi, dont les tourments de la flagellation n'avaient pu ébranler la constance, continuèrent à se moquer des fausses divinités, soutenant que le Christ est le vrai Dieu et le seul Seigneur. Maximien, outré de colère, condamna les quatre soldats à avoir la tête tranchée. Ces courageux athlètes furent donc frappés de la hache, sur la voie aurélienne, et versèrent avec joie leur sang pour l'amour du Sauveur. Les corps des saints martyrs furent respectés par les bêtes farouches auxquelles on les avait jetés en pâture, et reçurent des chrétiens une sépulture honorable.

Ce fut un beau jour pour les religieux de Cella-Nova que celui de l'arrivée des reliques de saint Nabor. Les Bénédictins et les habitants sortirent en procession, pour aller au-devant des saintes reliques par la

route de Metz. On porta le corps saint à l'église au milieu du chant des cantiques et de l'allégresse générale.

L'abbaye fut dès lors dédiée à saint Nabor. Les noms d'Hilariacum et de Cella-Nova disparurent peu à peu, et la ville prit le nom de Saint-Nabor, *fanum sancti Naboris,* d'où, par corruption, on fit insensiblement Saint-Navor, Saint-Avaud, Saint-Avold.

La translation des reliques de saint Nabor eut lieu vers le 24 du mois d'août; et depuis, on en célébra l'anniversaire en y fixant la solennité de la fête patronale, que nous avons, comme on le sait, le dimanche après le 24 août.

Saint Chrodegang, après avoir gouverné l'Eglise de Metz pendant 23 ans, s'endormit dans le Seigneur en 766, et fut enterré dans le monastère de Gorze qu'il avait fondé.

IV.

Angelram.

Après la vacance qui suivit la mort de saint Chrodegang, Angelram, ancien religieux du couvent de Saint-Nabor, monta sur le trône épiscopal de Metz.

Il fit ses premières études dans le monastère de Gorze, passa ensuite à l'abbaye de Saint-Avold et y embrassa la vie religieuse. Après avoir brillé pendant plusieurs années par sa science et ses vertus, il fut appelé par l'empereur Charlemagne à la tête de l'abbaye de Senones, dans les Vosges. En 769, il fut nommé évêque de Metz, et reçut le Pallium avec le titre d'archevêque. Charlemagne le fit son grand aumônier et voulut même l'avoir habituellement auprès de sa personne. A cet effet, le pape Adrien nomma Angelram son nonce à la cour de France.

Le saint évêque ne négligeait cependant pas les affaires de son diocèse. Il donna de grands biens à l'église cathédrale, fit observer la règle des chanoines et l'observa lui-même, malgré ses nombreuses occupations. A sa prière, Paul Diacre, un des plus grands savants de cette époque, écrivit son histoire des évêques de Metz. L'illustre prélat favorisa aussi l'école de chant romain établie à Metz par Charlemagne, et la plus florissante de toutes les Gaules.

Angelram fut toujours très-affectionné à l'abbaye de Saint-Nabor, où il avait fait profession, et lui fit

sentir les heureux effets de sa protection et de sa munificence. Le comte Volmer, voué du monastère, l'avait tellement ruiné par les rapines et les exactions qu'il exerçait contre ceux qui tenaient les biens du couvent, que l'évêque fit comparaître en sa présence le comte et les sous-voués, leur céda quelques terres à charge de ne plus molester l'abbaye et de ne prendre pour leurs honoraires, en exerçant la justice, que deux parts de ce qui en revenait. Et pour indemniser les religieux et l'abbé Vascon, qui gouvernait alors le monastère, il leur donna des biens en Alsace.

Le prélat travailla ensuite à achever l'église commencée par saint Sigisbaud. Il orna aussi le tombeau de saint Nabor; mais la mort l'ayant empêché de terminer cet ouvrage, le célèbre Alcuin, qui nous apprend ce trait, y mit probablement la dernière main.

Angelram mourut à Osnabruck, où il avait accompagné l'empereur à la guerre contre les Avares, en qualité de premier aumônier. Comme il en avait exprimé le désir, on ramena son corps dans l'abbaye de Saint-Nabor, et on l'enterra avec les plus grands honneurs.

Les religieux de Saint-Avold donnèrent le titre de saint au pieux évêque. Il y a quelques années, l'Église de Metz célébrait encore sa fête le cinquième jour du mois d'août.

V.

Glandières et Bouzonville.

Outre l'abbaye de Saint-Nabor, l'ordre de Saint-Benoît comptait quelques autres maisons dans le pays.

Ainsi, à une lieue ouest de Saint-Avold, s'élevait le monastère de Longeville, appelé primitivement Glandières, à cause d'une magnifique forêt de chênes séculaires qui se trouvait dans les environs.

Cette abbaye avait été fondée au sixième siècle par saint Digne, saint Undon et saint Bodagiste, père de saint Arnould, évêque de Metz. Elle fut ensuite richement dotée par Louis le Débonnaire, son épouse et ses fils. L'église était consacrée sous le vocable de Saint-Martin-aux-Chênes. Ce couvent donna naissance au village de Longeville-lès-Saint-Avold, qui s'élève en amphithéâtre sur le flanc d'une montagne.

Nous voyons encore aujourd'hui cette antique demeure des Bénédictins. Elle a l'aspect d'une forteresse, et sert de château à l'un des grands propriétaires du pays. Près du château, se trouve l'ancienne église paroissiale. Une nouvelle église, de style gothique, vient d'être construite à mi-côte, pour faciliter aux habitants de Longeville l'assistance aux offices divins.

Une autre abbaye de Bénédictins fut fondée vers l'an 1030 par le comte Adalbert, aïeul de Gérard d'Alsace, chef de la maison de Lorraine. Elle se trouvait sur la rive droite de la Nied, et fut l'origine de la petite

ville de Bouzonville. Sous le règne de Henri Ier, roi de France, Busendorf eut l'honneur insigne de recevoir la visite du pape Léon IX. Ce Pontife, ancien évêque de Toul, traversant la Lorraine, après avoir présidé le concile de Mayence, voulut bien s'arrêter à Bouzonville (1049), fit des présents au couvent et lui accorda plusieurs priviléges.

Bouzonville avait les armoiries suivantes : *Porte d'or, à la face de gueules, chargées d'un renard passant d'argent, et en chef une croix latine de gueules.*

L'église paroissiale était à Vaudreching, éloignée d'un quart de lieue.

De nos jours, les bâtiments de l'abbaye subsistent encore, mais tombent de vétusté. Sa belle église, de style ogival, vient d'être restaurée avec beaucoup de goût, sous l'habile direction d'un pieux et savant ecclésiastique.

Bouzonville possède un très-beau calvaire. Les stations commencent au milieu d'un pont sur la Nied, et continuent le long de la route jusqu'à une élévation, où se trouve une chapelle de la Sainte-Croix.

VI.

Vouerie de Saint-Avold.

Pour bien comprendre la suite de notre petite histoire, il est bon de savoir que Saint-Avold appartenait à l'évêché de Metz non-seulement sous le rapport spirituel, mais encore sous le rapport temporel.

Les évêques messins étaient les souverains de notre ville et venaient, au commencement de leur règne, recevoir le serment de fidélité des magistrats et des habitants.

Ils acceptèrent d'abord l'hospitalité au monastère de Saint-Nabor, dont ils étaient les bienfaiteurs. C'est ce qui ressort d'un écrit de l'an 1140, par lequel Étienne, évêque de Metz, confirme à Albéric, abbé de Saint-Avold, la cure et les dîmes du même lieu, et dans lequel il dit qu'il s'arrêtait fréquemment dans son abbaye.

Mais plus tard, obligés qu'ils étaient, à cause des temps de trouble, de voyager avec une escorte de gens de guerre, les évêques eurent chez nous un maître d'hôtel et un lieu de résidence pour leur suite. Cette maison occupait l'emplacement de l'hôtel de Paris actuel. L'on voit encore dans les remises de cet hôtel une salle gothique, de forme ronde, avec différentes armoiries épiscopales.

L'abbé du couvent de Saint-Avold occupait le premier rang parmi les abbés du diocèse, et prenait le titre de premier baron de l'évêché.

Les évêques établirent à Saint-Avold une vouerie, ou grande Cour, d'où relevaient un grand nombre de petites villes et de villages. L'évêque de Metz était le seigneur de la vouerie; le comte de Sarrebrück en était le voué héréditaire, et les seigneurs de Créange et de Beaucourt en étaient les sous-voués. Saint-Avold était la capitale de la vouerie. La cour se composait de vingt-quatre échevins, dont deux étaient domiciliés à Saint-Avold, deux dans la mairie de Valmont, un à Lixing, un à Erstroff, un à Bistroff, un à Hellimer, un dans la ville d'Albestroff, un à Fremstroff, un à Macheren, un à Freybouse, un à Cocheren, un à Folckling, un à Roupeldange, un à Coume, un à Téterchen, un à Maxstat, etc. On voit par cette énumération que la vouerie de Saint-Avold formerait de nos jours un petit arrondissement. Les deux principaux fonctionnaires étaient le casmayeur et le maître-échevin.

Le casmayeur servait en même temps de garde général, de lieutenant de gendarmerie et de contrôleur. En effet, il était d'abord chargé de la garde des forêts de la vouerie, et il avait sous lui plusieurs forestiers; en second lieu, il devait poursuivre les malfaiteurs, s'en emparer et les livrer au maire de Saint-Avold; enfin il imposait sur les biens la rente due à l'évêque et aux autres seigneurs. Le casmayeur était nommé conjointement par l'évêque et son voué.

Le maître-échevin était chargé de choisir les autres échevins; lui-même était élu par l'évêque parmi neuf candidats présentés par le casmayeur. Le comte de Sarrebrück devait confirmer l'élection du maître-échevin et recevoir son serment. L'installation se faisait de la

manière suivante : le comte, ou un baron délégué par lui, venait à Saint-Avold, et là, au milieu des notables assemblés, il s'asseyait sur une chaise d'honneur, se relevait ensuite, et y faisait asseoir le maître-échevin, recevait son serment, affranchissait son corps et ses biens et lui donnait l'accolade.

Le comte de Sarrebrück, qui partageait avec l'évêque les revenus de la vouerie, était tenu de protéger tous les sujets et habitants de la grande cour, de recouvrer les hommes, bestiaux et meubles pris par force, et de demander, en cas de besoin, le secours du casmayeur.

Quant aux criminels, le maire de Saint-Avold devait les garder une nuit, puis les envoyer à Hombourg, où l'examen avait lieu devant l'évêque ou son délégué. Celui qui était trouvé coupable était reconduit à Saint-Avold et présenté à la justice. Là, le jugement définitif était prononcé par le comte de Sarrebrück ou l'un de ses officiers, accompagné d'un maître des hautes-œuvres. Et le criminel était exécuté sur le Galgenberg (colline du gibet), à moins que l'évêque ne voulût lui faire grâce.

Les lois de Saint-Avold forment plusieurs volumes manuscrits, la plupart en langue germanique, que l'on peut consulter dans les archives de la mairie (Recht zu Sanct-Nabor). C'étaient les lois, us et coutumes de l'évêché ; la ville les conserva même sous la domination des ducs de Lorraine.

VII.

Forteresse de Hombourg-l'Évêque.

L'évêché de Metz et les terres qui en dépendaient formaient un état libre. Mais les ducs de Lorraine, poussés par l'ambition, cherchèrent à agrandir leur territoire, et trouvèrent facilement des prétextes pour faire la guerre à nos évêques.

Le système féodal favorisait ces luttes et les rendait presque genérales. Les chemins n'étaient plus sûrs; il fallait une troupe de gens armés pour faire un voyage de deux lieues; car, chaque repli de terrain pouvait cacher un ennemi. Des seigneurs, avides de butin, transformèrent leurs châteaux en repaires de brigands; et, véritables oiseaux de proie, ils se jetaient sur les campagnes sans défense, rançonnant les pauvres villageois et dépouillant les caravanes de marchands.

Saint-Avold eut beaucoup à souffrir de ces violences. A quelques lieues de notre ville se trouvait Créange, forteresse imposante, environnée d'une triple enceinte de remparts et d'un grand nombre de tours. C'était le chef-lieu d'un comté; ses seigneurs battaient monnaie à leur coin et étendaient leur domination sur une foule de forts et de villages.

Boulay présentait une autre ville forte, dont les sires étaient puissants. Dès 1139, les Boulageois avaient complètement battu les troupes messines sous leurs remparts. Et plus tard, s'alliant avec des comtes et

seigneurs ennemis de l'évêché, ils allèrent faire des ravages jusque près des murs de Metz. Saint-Avold n'eut pas à se louer de ces voisins à l'humeur guerrière. On raconte que notre ville, se trouvant encore sans fortifications, fut envahie un jour par les gens de Boulay, qui se livrèrent joyeusement au pillage, pendant que nos aïeux étaient occupés aux travaux des champs.

Enfin, notre pays était encore exposé aux incursions des seigneurs de Varsberg, de Forbach et d'autres plus éloignés.

Les évêques de Metz sentirent donc bientôt la nécessité de couvrir leurs possessions de Saint-Avold d'une forteresse imposante par la hauteur et la solidité de ses murailles.

Cette forteresse s'éleva à une lieue et demie nord-est de notre ville, sous le règne de saint Louis, roi de France. On la nomma Hombourg-l'Évêque, parce qu'elle dut sa fondation et son embellissement aux évêques de Metz, et surtout à Jacques de Lorraine (1239).

Ce prélat entreprit un grand nombre d'ouvrages pour l'ornement et la défense de son diocèse. Il fit construire sur le sommet d'une montagne, qui domine la vallée de la Rosselle, le château-fort de Hombourg, avec plusieurs tours et de vastes bâtiments pour les gens de guerre. Il fit aussi bâtir une belle église, et fonda un chapitre de plusieurs chanoines, qui devaient suivre la règle de Saint-Chrodegang. Dans la charte de fondation, l'évêque dit qu'il a fondé à Hombourg un moustier en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Étienne, premier martyr, pour treize chanoines, qui y

vivront sous la règle canonique, dans la dévotion et l'exercice de l'obéissance. Il ajoute que ces chanoines seront obligés de résider toute l'année à Hombourg, à l'exception du prévôt, qui sera toujours près du chapitre de la cathédrale; et que si un chanoine accepte un autre bénéfice, il sera tenu de renoncer à son canonicat de Hombourg. Le chapitre de Hombourg devait jouir des mêmes priviléges que celui de Saint-Thiébault de Metz.

Ainsi fut fondé Hombourg-l'Evêque, dont l'histoire est intimement liée à celle de Saint-Avold, et dont la possession fut une des principales causes des guerres des ducs de Lorraine contre les évêques de Metz.

En effet, après la mort de Jacques de Lorraine (1261), Philippe de Florange lui succéda dans l'évêché de Metz; mais il fut obligé de se transporter à Rome pour faire confirmer son élection. Pendant son absence, le duc de Lorraine et d'autres seigneurs se saisirent de quelques forteresses dépendantes de l'évêché, entre autres, de celle de Hombourg. A son retour de Rome, Philippe se crut obligé de maintenir ses droits, et de réprimer les violences du duc de Lorraine. Il réussit à retirer ce qu'on avait usurpé. Mais le branle était donné, et, sous Burchard d'Avesnes, évêque de Metz, la guerre se ralluma (1283).

Pendant que ce prélat était retiré au château de Hombourg, Ferri III, duc de Lorraine, et le comte de Bar vinrent ravager Saint-Avold, alors sans défense. Ils firent un grand nombre de prisonniers et emmenèrent beaucoup de bétail. A cette nouvelle, les troupes de Burchard vont se mettre en embuscade dans un bois

où le duc devait passer. Les Lorrains, surpris et embarrassés par leur butin, furent mis en déroute et obligés de prendre la fuite. Le comte de Linange, vassal de l'évêque, mais combattant dans les rangs ennemis, fut fait prisonnier. On le conduisit d'abord à Saint-Avold, puis à Marsal, où il fut condamné à perdre les fiefs qu'il tenait de l'évêché, tels que la vouerie de Saint-Avold et autres comtés.

Le pays fut plus tranquille pendant les pontificats suivants, et surtout sous celui de Renaud de Bar, fils de Thiébaut II, comte de Bar. Cet évêque ne différa pas de se faire reconnaître dans les principales places de son évêché. Il fit son entrée à Saint-Avold en 1302, et y fut reconnu comme souverain et seigneur de la ville. Les magistrats et les habitants lui firent serment de fidélité. De Saint-Avold, Renaud se rendit à Hombourg-l'Évêque. Il y célébra la messe dans la collégiale de Saint-Étienne, reçut le serment de fidélité des chanoines, du châtelain, des voués et des principaux habitants, et ordonna que le doyen de la collégiale assisterait à l'élection des officiers de la ville de Hombourg, et que ces officiers jureraient entre les mains du doyen et du châtelain de rester fidèles à l'évêque. Ils devaient, le lendemain de leur élection, présenter un sanglier, ou une bête fauve prise dans les bois de l'Évêché.

VIII.

L'Évêque Adémar fortifie Saint-Avold.

Adémar avait été archidiacre de Reims, et il était doyen de l'Eglise de Toul, lorqu'il fut pourvu de l'Evêché de Metz en 1327, par l'autorité du pape Jean XXII.

Adémar résolut d'achever l'ouvrage de sa cathédrale, qui était demeurée imparfaite par les malheurs du temps. Il écrivit donc une grande lettre circulaire à tous les fidèles de son diocèse, pour les exhorter à contribuer à ce grand ouvrage, leur rappelant l'excellence de cette église, ses prérogatives, sa beauté, le grand nombre de corps saints qui y reposaient et les miracles qui s'y opéraient. La lettre est datée du lundi, veille de la Purification de l'an 1327.

Quelque temps après, Adémar alla faire la visite de ses terres et de ses maisons. Pendant qu'il était à Saint-Avold, le sire de Rodemach, seigneur violent et ennemi de l'Evêché, accompagné d'un grand nombre de chevaliers et d'archers, se présenta inopinément devant la ville. A la vue du danger que court leur évêque bien-aimé, les habitants de Saint-Avold se joignent aux soldats de l'escorte, font sur l'ennemi une sortie vigoureuse, lui tuent bien du monde et s'emparent de plusiers seigneurs, mettant le reste en fuite. Adémar, admirant le courage des Saint-Avoldiens, donna des ordres pour fortifier leur ville. Les fortifications, qui

furent complétées quelques années plus tard, consistaient en de larges fossés, une haute et épaisse muraille flanquée de quatre tours, placées aux quatre points cardinaux et portant les noms des quatre Evangélistes. Il est vrai que la position de Saint-Avold ne comportait pas un bon système de défense; mais le grand point, en ces temps de guerres et de surprises continuelles, était d'avoir une ville fermée.

En 1336, des gens du comté de Luxembourg mirent le feu à la ville de Saint-Avold. L'Evêque de Metz les fit arrêter et mettre en prison. Cet acte de justice déplut à Jean, duc de Bohême et comte de Luxembourg; et son sénéchal déclara la guerre à Adémar. Après diverses hostilités, les partis firent la paix, le mercredi après l'Exaltation de la Sainte Croix (1337).

Trois ans plus tard, Raoul, duc de Lorraine, marcha contre Adémar et le poursuivit jusqu'à Saint-Avold, où l'évêque se renferma. Le lendemain, de bon matin, les Lorrains furent étonnés de voir s'ouvrir une des portes de la ville. C'étaient les troupes d'Adémar, qui venaient offrir la bataille au duc Raoul. Celui-ci fit aussitôt entendre son cri de guerre. Le combat fut acharné. Les Lorrains, malgré leurs forces supérieures, furent complètement battus. Raoul lui-même fut renversé de cheval, et dut son salut à la présence d'esprit des comtes de Salm et de Vaudémont, qui lui donnèrent une nouvelle monture et s'enfuirent avec lui.

A la mort du duc Raoul (1346), eut lieu entre Adémar et Marie de Lorraine, régente sous Jean Ier, un traité de paix qui fut déchiré deux ans après.

En effet, au mois d'avril (1348), la régente de Lor-

raine envoya contre Adémar les comtes de Lunéville, de Salm et le seigneur de Rodemach. Ces ennemis mirent à feu et à sang le pays qu'ils traversèrent, et s'avancèrent jusqu'à Saint-Avold.

Dès que le soldat de garde à la tour Saint-Jean eut aperçu les bannières ennemies, il fit sonner le tocsin : l'on se prépara à une vigoureuse résistance. Plusieurs assauts furent victorieusement repoussés; et les assiégeants, honteux de leur impuissance, résolurent de bloquer la ville et d'attendre les secours qu'on devait leur envoyer de Lorraine. Adémar prévint ce secours; ses hommes d'armes fondirent à l'improviste sur les ennemis, les battirent et en tuèrent 2300, tant sur le champ de bataille que dans la fuite.

Une paix définitive entre Adémar et les Lorrains fut signée en 1352.

Cependant, les habitants de Saint-Avold, après avoir fait d'énormes sacrifices pour la construction de leurs fortifications, se trouvèrent à bout de ressources. Ils s'adressèrent donc à l'évêque Adémar pour obtenir l'établissement d'un octroi dans leur ville. Voici la réponse que leur fit le prélat, le 3 octobre 1360 :

« Adémar, par la grâce de Dieu et du Saint Siège » apostolique, évêque de Metz, à nos amés en Jésus-» Christ et nos féaux les gouverneurs, échevins, bour-» geois, habitants et communauté de notre ville de » Saint-Avold, salut éternel dans le Seigneur !

» Lorsque vous demandez ce qui est juste et honnête, » tant la rigueur de l'équité que l'ordre de la raison » exigent que nous donnions volontiers notre consente-» ment à une pareille demande. Comme donc, ainsi

» que vous nous l'avez exposé, et que l'évidence de
» la chose le démontre aussi, vous avez de notre
» temps fortifié la dite ville de Saint-Avold, qui située
» d'un côté aux extrémités de notre Evêché, est contigue,
» opposée et exposée aux terres et forts du duché de
» Lorraine, notre ennemi et celui de notre Evêché,
» et qui autrefois, lorsqu'elle était ouverte, était sujette
» à plusieurs fréquents ravages, pillages et incendies;
» et l'avez fait environner de tous côtés d'un mur
» épais, de fortes tours et de profonds fossés, avec de
» grands travaux, dépenses et déboursés, de sorte que
» dans ces temps, à chaque apparence de danger, elle
» est devenue un refuge assuré et une sauve-garde, non
» seulement pour vous, habitants de la dite ville, mais
» encore pour tout le pays à nous soumis dans les
» environs; et que pour supporter les dépenses pour le
» bâtiment et la construction de cette forteresse, nous
» vous avons accordé depuis longtemps le pouvoir et
» l'autorité d'établir et régler en notre place, ainsi que
» de demander, exiger et recevoir certaines douanes
» ou péages, dans la dite ville de Saint-Avold, des
» vendeurs, des comestibles et des biens meubles;
» de les lever et percevoir sous certaines manières et
» formes; et que, pour la conservation, la défense
» et l'entretien de la dite ville et de ses murs, et pour
» y faire la garde exacte, comme il est nécessaire,
» vous avez continuellement à soutenir des charges
» multipliées et onéreuses, etc., etc.......

» Nous donc Adémar, ayant une considération et une
» exacte attention à votre fidélité, que vous avez eue
» jusqu'à présent ,..... accordons à perpétuité.... »

Suit le dispositif de l'octroi, sur le vin , drap, pain, blé, bétail, sel, établi, faiseurs de peaux, etc. Les personnes ecclésiastiques étaient exemptes de tout octroi.

Adémar mourut le 12 mai 1361, après un règne glorieux de 33 ans. Il fut enterré dans sa cathédrale, en la chapelle des évêques qu'il avait bâtie.

IX.

Aspect de Saint-Avold au Moyen-Age.

Formons-nous maintenant une petite idée de ce qu'était notre ville au Moyen-Age, et disons quelques mots de son organisation militaire, de son administration, de ses corporations et de ses coutumes.

Saint-Avold, ainsi que nous l'avons vu, était une ville forte. Elle avait deux portes principales, la porte de Longeville et la porte de Hombourg. Une autre porte se trouvait à l'extrémité du couvent des Bénédictins. Enfin, une poterne s'ouvrait du côté du nord. Les portes étaient défendues par des tours.

Les bourgeois étaient chargés de la défense de la ville et de la garde des portes et des remparts. Les sentinelles permanentes étaient au nombre de six : l'abbé du monastère devait en fournir deux, une pour la porte du couvent, et une autre pour le rempart qui dominait les remises. Deux porteurs de clefs étaient tenus d'ouvrir et de fermer les portes; le soir, ils devaient remettre les clefs au maire. La nuit, deux maîtres de remparts faisaient la ronde sur les murailles, l'un avant minuit, l'autre après minuit. Une amende frappait le bourgeois de garde qui ne se trouvait pas à son poste.

Chaque année, le mercredi des Cendres, les quatre principales corporations de bourgeois, se rendaient au Felsberg, en armes et enseignes déployées. Là, on

élisait de nouveaux officiers, on distribuait une petite solde; et le commandant en chef faisait un discours sur la manière de se comporter pour bien s'acquitter de son service. Après cela, on descendait du Felsberg et l'on se réunissait sous la halle pour assister à un repas fraternel auquel participaient tous les pauvres qui se présentaient aux portes de la ville.

Il faut remarquer qu'à chaque réunion des employés, on avait coutume de faire un repas, dont les frais étaient généralement au compte des maîtres laboureurs, sauf recours au budget communal.

Voici quelle était la composition du conseil chargé de veiller aux comptes généraux de la ville :

Le maire et son tribunal formant	8	personnes.
L'ancien maire	1	—
L'ancien sergent	1	—
L'ancien prévôt.	1	—
Quatre maîtres de corporations avec quatre frères.	8	—
Les deux porteurs de clefs. . .	2	—
Les deux maîtres de remparts .	2	—
Les deux maîtres laboureurs . .	2	—
Huit bourgeois qui n'étaient pas dans les corporations	8	—
Total.	33	personnes.

Le maire et son tribunal donnaient ce qu'on appelait une bonne nuit de vin, le soir des Trois Rois, du mardi gras et de saint Martin. Ces jours, on choisissait en présence des deux maîtres-laboureurs le vin de ville; et

voici comment l'on procédait : Le sergent et le prévôt prenaient chez chaque marchand de vin une demi-mesure de vin qu'ils portaient sous la halle ou dans une auberge désignée. On goûtait ce vin, et celui que l'on trouvait le meilleur était proclamé le vin de ville (stadtvein). Ordinairement, c'était du vin blanc, à moins que le vin rouge ne l'emportât considérablement.

Après ce choix, on faisait défense au marchand, chez lequel on avait trouvé le meilleur vin, d'en vendre jusqu'à ce que chaque bourgeois eût reçu sa part.

Chaque nouveau sergent devait faire dans les rues la proclamation suivante :

« Le seigneur défend, sous peine d'amende,
» d'aller dans les fossés de la ville ;
» aux étrangers, d'aller sur les remparts ;
» de porter une arme dans les rues ;
» d'aller sans lumière dans la rue après neuf
» heures du soir ;
» aux débitants de vendre du vin après la
» Bubenklock *(cloche des garçons)* ;
» d'aller dans les jardins des autres. »

A Noël, à Pâques et à la Pentecôte se tenaient les trois plaids annaux. Le premier de ces plaids était le mardi, huit jours après la Quasimodo. Le sonneur donnait le signal avec la grosse cloche paroissiale. Aussitôt chaque bourgeois devait se rendre à la porte de Longeville, sous les tilleuls. Le sergent faisait l'appel; celui qui manquait était mis à l'amende. On demandait ensuite aux bourgeois si l'on n'avait pas porté quelque

atteinte à leurs franchises et libertés. Si oui, on devait l'affirmer par serment; le greffier rédigeait la plainte et l'envoyait au seigneur..... Après cela, on se rendait à la porte de Hombourg. Le maire y louait aux enchères les prés communaux et élisait deux garde-bans.

A la Pentecôte, se tenait le second plaid. On se rendait à la porte de Longeville, comme plus haut, et de là, à la porte de Hombourg où se faisait l'élection de deux experts pour le prix de la viande de bœuf; de deux surveillants pour peser le pain blanc; de deux experts pour le prix du vin; de deux experts pour le prix de la bière; de deux avocats pour plaider les causes des bourgeois; de deux maîtres de remparts; de deux porteurs de clefs. Ensuite, les maîtres de corporations prêtaient serment. Enfin, on percevait une contribution appelée la Meige-Zins. Pour chaque arpent de terre au-delà de la Mülhbach, vers le Felsberg, il fallait payer un rouge pfennig. Ceux qui avaient des terres de ce côté-ci de la Mülhbach, vers le Reiterberg et Valmont, ne payaient pas de meige-zins.

Les bourgeois étaient partagés en plusieurs corporations, chacun d'après la profession qu'il exerçait. Ces corporations avaient leurs règlements et leurs privilèges. Chaque membre, en entrant dans une corporation (qui portait aussi le nom de hand, ou de confrérie), devait prêter serment, entre les mains du maître, d'être fidèle et de maintenir tous droits et privilèges.

Les bouchers sans viande, les boulangers sans pain étaient condamnés à une amende. Les bouchers n'osaient vendre de viande avant qu'elle n'eût été appendue un jour. Il leur était défendu de vendre du mouton entre

l'Assomption et la Nativité, du porc entre la saint Georges et la saint Barthelemy, etc. On estimait publiquement le prix de la viande, de façon à ce que les pauvres pussent en acheter facilement.

Pour les boulangers, ils étaient tenus de cuire leur pain dans un des trois fours banaux de la ville; pour chaque fournée, ils payaient une petite redevance au seigneur et au voué. Il y avait deux surveillants pour peser le pain blanc: le pain trouvé trop léger était confisqué et donné au maître d'hôpital.

Deux experts pour le prix du vin frappaient d'une amende les débitants qui vendaient leur vin trop cher, ou qui le droguaient.

Il y avait cinq foires par an à Saint-Avold. La première se tenait le lundi après le 14 janvier; la seconde, le lundi après la mi-carême; la troisième, le lundi après la Quasimodo; la quatrième, le lundi après la Pentecôte, et la cinquième, qui était foire franche, et durait trois jours, se tenait le lundi après la décollation de saint Jean-Baptiste.

A chaque foire, le maître marchand portait les poids et mesures au maire pour les faire inspecter.

Des marchés se tenaient chaque semaine. Il y avait la halle et le Kœsmarch. Dans ces deux endroits étaient pendus des gantelets en fer. Il était défendu, sous peine d'amende, de vendre quoi que ce fût avant qu'on n'eût descendu les gantelets.

Le carnaval était annoncé par les jeunes gens au son des fifres.

Pendant la semaine sainte, tous les bourgeois avaient coutume de faire leurs Pâques.

Le Vendredi Saint, après l'office et le sermon du matin, on faisait entrer tous les pauvres qui se trouvaient aux portes de la ville. On leur servait un déjeûner sous la halle; on les reconduisait ensuite hors des portes.

A la saint Georges, élection d'un maître d'hôpital.

Dans la semaine de la Pentecôte, le maire avec son tribunal faisait la visite des cheminées, pour voir si elles étaient en bon état.

A la Fête-Dieu, procession solennelle à laquelle assistaient l'abbé, ses religieux et toute la bourgeoisie.

Lundi après la saint Jacques, élection par le gouverneur d'un nouveau casmayeur et de forestiers pour garder les bois du seigneur et des bourgeois. Permission de prendre du bois mort à volonté, ainsi que du bois de construction. Election de deux receveurs de dixmes.

Le dimanche avant la décollation de saint Jean-Baptiste, fête à Saint-Avold. Jeux et réjouissances publiques à la porte de Longeville.

A la saint Remy, visite des bois par le casmayeur, les forestiers, le maire, le gouverneur, etc. On impose chaque bourgeois d'après sa fortune.

A la saint Luc, foire à Longeville; on donne du vin aux gardiens des portes.

A la saint Etienne, élection de nouveaux bergers, de nouveaux portiers et gardes de nuit, de deux veilleurs de fontaines et d'un veilleur d'horloges.

Il y avait deux horloges publiques, une dans le clocher de la paroisse, et une autre sur la porte de Longeville.

Il paraît qu'à cette époque il y avait beaucoup de

vignes à Saint-Avold et dans les environs. La grande cloche paroissiale annonçait le ban-vin, qui durait quinze jours. Les deux tiers des redevances sur le vin revenaient à l'Evêque, et l'autre tiers appartenait au seigneur voué.

On voit, par ce petit aperçu, qu'au Moyen-Age, la place forte de Saint-Avold était bien gouvernée et jouissait d'une administration toute paternelle.

X.

Evènements divers.

Le monastère des Bénédictins continuait d'être une source de bienfaits pour la ville et les environs. Les religieux possédaient, il est vrai, de vastes propriétés forestières et agricoles; mais leurs grands revenus formaient le patrimoine des églises et des pauvres.

Dès 1313, Jean, abbé de Saint-Avold, avait fait construire une magnifique fontaine. Il fit aussi bâtir à ses frais un hôpital dans une partie élevée de la ville. On pouvait aisément y recevoir cinquante personnes. Tous les jours, les pauvres trouvaient de la nourriture aux portes du couvent; et dans les temps de disette, des familles entières y étaient entretenues. Les voyageurs indigents qui se présentaient recevaient une généreuse hospitalité.

A cette époque, l'argent était très-rare dans le pays. On le voit, non pas seulement d'après les monnaies, qui étaient minces, et d'un petit poids, mais surtout d'après le prix des denrées. Ainsi, en 1315, la quarte de blé valait 18 sols; c'était très-cher: car l'année suivante, elle ne coûtait plus que quatre sols. En 1317, le blé valait 17 sols, et le vin 10 deniers. En 1356, on vendit le septier de vin d'alsace 8 sols, et le vin de Longeville et de Metz 5 sols. En 1368, on vendit la quarte de blé 32 sols, et le seigle 25. La moisson suivante, le plus beau froment ne valait que 10 sols, et le seigle 6 sols, etc.

En 1382, Thierry de Boppart, évêque de Metz, fit construire de nouveaux bâtiments à Hombourg, et répara les anciens. Ses parents, qui étaient puissants dans le pays, se mirent en possession de quelques terres dépendantes de l'Evêché, en particulier de Hombourg et d'Albestroff. Ils refusèrent de rendre ces seigneuries usurpées aux successeurs de Thierry. L'Evêque Raoul de Coucy fut donc obligé de prendre les armes. Il fit assiéger Hombourg et réduisit cette place à son obéissance en 1388.

Quelques mois auparavant, la ville de Boulay avait repoussé vaillamment trois assauts livrés par les troupes messines.

Raoul de Coucy confirma en 1389 l'octroi qu'Adémar avait concédé à la ville de Saint-Avold.

Cependant, l'Evêché de Metz, pour repousser les injustes agressions de ses ennemis, avait contracté des dettes ; et en 1395, Raoul de Coucy fut obligé d'engager à Charles II, duc de Lorraine, la moitié de Saint-Avold et de Hombourg, se réservant toutefois le droit de rachat avec les hommages des vassaux.

Hombourg et Saint-Avold furent rendues en 1433 à l'Evêque Conrad Bayer, moyennant la somme de 15000 florins qu'il paya à René, duc de Lorraine. En 1452, Conrad approuva une fondation de quatre messes par semaine, à l'autel de la chapelle de Notre-Dame de l'Eglise paroissiale de Saint-Avold. Cette église était très-belle et bâtie en style gothique.

Sous Georges de Baden, successeur de Conrad, Bernard, comte de Sarrebruck, fut nommé receveur de la Chatellenie de Saint-Avold (1459).

En 1501 et 1502, une grande famine sévit à Saint-Avold et dans presque toute la Lorraine. Elle fut précédée par des pluies excessives qui durèrent du 1er octobre au 31 mars. Ces grandes pluies causèrent la stérilité et la famine, qui furent telles que le résal de blé, vendu quatre gros, s'éleva à 20 livres; et le reste à proportion.

La peste suivit la famine; elle fut terrible, surtout pendant l'année 1505, qui passa en proverbe, pour signifier un chose affreuse et épouvantable. Elle enleva presque un tiers des habitants du pays. Le commerce et l'agriculture cessèrent pour longtemps.

Sur ces entrefaites (1503), la prévôté de Boulay passa dans la maison de Lorraine. Le duc René confirma les privilèges et franchises de la ville. Les ducs de Lorraine arrondissaient ainsi leur territoire, et quatre-vingts ans plus tard, ils étendirent leur domination sur Saint-Avold et ses environs. Mais avant de raconter comment notre petite ville devint lorraine, voyons un fait très-intéressant de notre histoire religieuse.

XI.

Le disciple de Luther.

Sous le règne de François I, Martin Luther, moine saxon très-orgueilleux, se révolta contre la sainte Eglise romaine, et se mit à enseigner une foule d'erreurs, touchant les sacrements, les indulgences, le culte des saints, etc. Des seigneurs allemands, aux mœurs dissolues, protégèrent Luther et aidèrent à la propagation de ses infâmes doctrines.

L'hérésiarque envoya des adeptes dans différents pays, afin de soulever les peuples contre la seule véritable Eglise. L'un de ces Luthériens, (la tradition parle de Mélanchthon lui-même,) pénétra jusque dans notre contrée, et commença ses prêches dans un lieu qui touchait aux remparts, en face de l'abbaye, et qui depuis fut nommé Ketzer-rath (conseil de l'hérétique).

Mais saint Nabor veillait sur ses enfants. Les femmes de Saint-Avold, entendant les blasphèmes de l'hérétique, se sentirent animées d'un saint zèle, et, véritables femmes fortes, invitèrent à coup de pierres le tentateur à aller chercher fortune ailleurs. Ce fut en récompense de cette ardeur religieuse, montré par les Saint-Avoldiennes, qu'elles reçurent le privilège de marcher en tête des processions, privilège qui subsiste encore aujourd'hui.

Gloire et reconnaissance à ces héroïnes qui chassèrent l'hérésie loin de nos murs, et épargnèrent à notre ville

les horreurs de la guerre civile, dont Gorze, par exemple, eut tant à souffrir, à cause des protestants !

Plusieurs fois encore, les luthériens renouvelèrent leurs tentatives de propagande; mais chaque fois, ils furent honteusement éconduits aux applaudissements de la foule.

Plus tard, les hérétiques essayèrent d'introduire leurs erreurs les armes à la main. Ils s'insurgèrent contre les autorités temporelles, réunirent une forte armée entre Sarrebruck et Sarreguemines et commirent des atrocités que la plume se refuse à transcrire. A cette nouvelle, Antoine, duc de Lorraine, se mit à la tête de ses troupes et d'un secours français, poursuivit les protestants jusqu'à Saverne et les tailla en pièces. Vers cette époque, l'abbaye de Longeville fut entièrement saccagée et brûlée par les troupes d'Albert de Brandebourg. Elle ne tarda pas à être reconstruite.

Ce qui ne contribua pas peu à affermir les fidèles de Saint-Avold dans la bonne croyance, et surtout dans le dogme catholique de la très-sainte Eucharistie, ce fut la confrérie du Saint-Sacrement, érigée par le Cardinal de Lorraine, et dont les principaux seigneurs et bourgeois de la ville et des localités voisines s'honorèrent d'être les membres.

De nos jours, cette confrérie est encore l'une des gloires des fidèles de Saint-Avold; et le jour de la Fête-Dieu, la procession, à son entrée à l'Église, se prosterne à trois reprises différentes, en souvenir de la victoire remportée par la foi de nos ancêtres sur l'hérésie luthérienne.

XII.

Cession de Saint-Avold aux ducs de Lorraine.

Le pays de Metz formait alors une sorte de république, un Etat neutre entre la France et l'Allemagne. Bien que placé sous le protectorat des empereurs d'Autriche, ses sympathies étaient plus françaises que germaniques. C'est ce qui nous explique comment Henri II, roi de France, put en 1552 entrer dans Metz, sans coup férir, à la tête de son armée. Ces liens entre la France et la cité messine se resserrèrent à l'occasion d'un siége mémorable, qui eut lieu la même année.

En effet, l'empereur Charles-Quint, apprenant les succès du roi de France dans les Trois-Evêchés de Metz, Toul et Verdun, se dirigea vers Metz dans le dessein de reprendre une place aussi importante.

Au mois d'octobre, son armée campa à Forbach, passa à Saint-Avold et s'arrêta de nouveau dans le pays de Boulay. Le 19 octobre, toute l'armée impériale se trouva en vue de Metz. On connaît l'issue de ce siége. La ville, grâce à l'énergie du duc de Guise qui la commandait, se défendit courageusement, et Charles-Quint dût faire un retraite honteuse.

Cependant, Saint-Avold et Hombourg avaient de nouveau été engagées par l'Evêque Robert de Lenoncourt, à Philippe, comte de Nassau-Sarrbruck (1551.) Ce ne fut qu'en 1562 que François de Beaucaire, évêque de Metz, recouvra ses deux villes.

Dix ans plus tard, le cardinal de Guise, craignant de voir tomber Saint-Avold et Hombourg au pouvoir des hérétiques, céda ces deux villes au duc de Guise pour la somme de 38000 florins. Les fortifications de Hombourg se trouvaient dans un triste état, il fallait donc un prince guerrier et généreux pour la défense de ces places. Les habitants ne tardèrent pas à prêter serment de fidélité au duc de Guise, après avoir été déchargés de celui qu'ils devaient à l'Evêque.

Voici la copie d'une lettre que le duc de Guise leur écrivit de Joinville, au mois de Novembre 1576.

« Chers et bien aimés ! Celui que j'avais député pour » aller par de là, pour prendre possession de mes belles » terres et chastellenies de Hombourg et Saint-Avold, » leurs appartenances et dépendances, m'a fait tant de » bons rapports de votre humble fidélité et obéissance » envers moi, que j'en ai infini contentement ; de quoi » n'ai voulu faillir vous en faire démonstration par ce » petit mot d'écrit, pour vous dire que continuant en » cette bonne volonté et affection, vous aurez trouvé un » prince qui vous fera tels et si grands traitements, que » vous aurez occasion d'en louer Dieu, lequel je prie » vous tenir, chers et bien-aimés, en sa sainte et digne » garde. » Signé : Duc de Guise.

La même année, Henri de Lorraine, duc de Guise, prince de Joinville, seigneur de Saint-Avold et de Hombourg, confirma les privilèges donnés à Saint-Avold par ses oncles les cardinaux de Guise et de Lorraine.

Ce bon prince ne conserva pas longtemps ses nouveaux domaines ; car, en 1581, il les vendit à Charles III, duc

de Lorraine, moyennant la somme de 96000 écus. Le procureur du duc de Lorraine fut mis en possession de Saint-Avold et de Hombourg, le 27 octobre 1582. Mais les deux villes restaient toujours à l'Evêché de Metz pour l'hommage. Quand le fils du duc de Lorraine, le cardinal Charles II, devint évêque de Metz, son père lui fit hommage pour les fiefs de Saint-Avold et de Hombourg (1588.)

A cette époque, Metz, Gorze et presque toute la France étaient déchirées par les guerres religieuses. Sous le règne de Henri IV, le 11 février 1590, eut lieu près de Boulay, un grand combat entre les Lorrains et les Messins. Ceux-ci, qui tenaient pour Henri IV, remportèrent la victoire; mais leur chef fut tué d'un coup d'arquebuse.

Boulay ne tarda pas à devenir le chef-lieu d'un Comté, qui fut engagé par le duc de Lorraine à sa sœur Henriette de Lorraine, princesse de Phalsbourg, de même que la seigneurie de Saint-Avold.

XIII.

Fondation de Porcelette.

Au commencement du dix-septième siècle, André Porcelet de Maliane, évêque de Toul, fut pourvu de l'abbaye de Saint-Avold. Cet illustre Evêque vint lui-même visiter son monastère de Bénédictins et le remit dans un état très-florissant.

Pendant qu'il faisait faire des réparations dans l'église du couvent, il découvrit le 5 août 1609, près d'un petit autel, le tombeau de saint Angelram. On trouva une pierre de la longueur de quatre pieds, au frontispice de laquelle on voyait la représentation d'un évêque couché, ayant à ses pieds plusieurs religieux à genoux et en prières. Le monument fut déposé dans la sacristie, et une partie des reliques fut envoyée à l'Eglise Cathédrale de Metz.

L'Evêque de Toul laissa des souvenirs de sa munificence non pas seulement à Saint-Avold, mais encore dans les environs. En effet, dans un lieu inculte et sauvage, entouré de forêts, il fit bâtir un petit couvent, une succursale de celui de Saint-Avold. Non content de cela, il y attira des habitants, leur donna de grands avantages; et ainsi fut fondé le village de Porcelette, nom qui rappelle celui de son généreux bienfaiteur. Aujourd'hui, Porcelette forme un beau village; l'ancienne maison des bénédictins subsiste encore.

Près de Porcelette, se trouve Bisten-im-Loch, village

formé d'un couvent qui dépendait aussi de celui de Saint-Avold.

Nous avons là une preuve de l'utilité temporelle des établissements monastiques. Ce furent les moines, ces hardis pionniers de la véritable civilisation, qui couvrirent notre pays sauvage de fermes et de moissons et donnèrent naissance à une ville, deux bourgs et plusieurs villages. De nos jours encore, les Trappistes changent des marais fangeux en terres fertiles et ont mérité les éloges de l'Empereur lui-même.

André Porcelet de Maliane mourut en 1624. Les Bénédictins de Saint-Avold élevèrent dans leur église une grande croix, en mémoire de leur pieux abbé. Cette belle croix qui porte le chiffre de 1624, fut conservée quand, un siècle plus tard, les religieux reconstruisirent l'église abbatiale.

XIV.

Le Couvent de l'Annonciation.

En 1626, Charles IV, duc de Lorraine, fit son entrée solennelle à Nancy. A cette cérémonie assistait, entre autres seigneurs, Christophe de Sircourt, gouverneur de Hombourg et de Saint-Avold. La Lorraine jouit d'une profonde paix pendant les premières années du règne de Charles IV. Saint-Avold en profita pour s'enrichir d'un couvent de Bénédictines.

Les bourgeois de Saint-Avold, appréciant les avantages de l'abbaye sous le rapport spirituel et temporel, désirèrent aussi un monastère de filles sous la règle de saint Benoît. Avec l'agrément de l'Evêché de Metz, ils demandèrent des religieuses à la supérieure des Bénédictines de Saint-Nicolas, près Nancy. La demande fut accueillie, et en 1627, il y avait quelques Bénédictines établies à Saint-Avold.

Les commencements furent très-pénibles; les bonnes sœurs étaient presque dépourvues de tout. Elles parvinrent cependant à faire l'acquisition d'une maison sur le Gansberg (qui fut depuis appelé Nonnen-Berg.) En 1630, la supérieure de Saint-Nicolas envoya encore quelques autres sœurs à Saint-Avold. Elles formaient alors une petite communauté de six religieuses, dont voici les noms : sœur Placide Vaulthiez, supérieure, sœur Gertrude Maire, sœur Anne André, sœur Nicole Touvenin, sœur Paul Mopart, et sœur Thérèse de Raimond. Elles étaient un grand sujet d'édification pour toute la

ville. Elles ne tardèrent pas à avoir un oratoire où elles récitaient les heures canoniales, et se chargèrent aussi gratuitement d'une école pour les filles.

La réputation du monastère grandit de jour en jour et attira un grand nombre de novices. En 1632, eut lieu la profession de la première religieuse, sœur Benoîte Chrétien. Un manuscrit que nous avons entre les mains énumère plus de cinquante professions dans l'espace d'un siècle. Les Bénédictines employèrent les dots des novices à l'agrandissement du couvent et à la construction d'une église. Des bourgeois de Saint-Avold firent quelques donations pour la décoration de l'église et l'ameublement du couvent. L'église fut achevée en 1633, et bénie, sous le vocable de l'Annonciation de la Sainte Vierge, par l'abbé de Saint-Avold, délégué à cet effet par monseigneur l'Evêque de Metz.

Mais les Bénédictines furent à peine bien installées dans leur couvent que de grandes calamités vinrent fondre sur le pays et le couvrirent de deuil et de ruines.

XV.

Guerres, peste et famine.

L'humeur martiale du duc Charles, qui lui inspirait de vastes desseins et le poussait à se signaler dans les armes, ne s'accommodait pas de la tranquillité dont jouissait alors la Lorraine. Il lui fallait du mouvement et des entreprises. A cet effet, il se ligua avec les ennemis de la France, et fournit ainsi à Louis XIII le prétexte de porter la guerre en Lorraine.

Cette malheureuse contrée devint donc le théâtre de combats sanglants, où les Lorrains et les Allemands d'un côté, les Français et les Suédois de l'autre, se disputaient le terrain.

Les troupes françaises, commandées par La Valette, gouverneur de Metz, s'emparèrent de Saint-Avold et d'une foule d'autres places de la Lorraine. A la prise de notre ville assista un valeureux capitaine, qui allait s'illustrer sous le nom de maréchal Fabert. Les Suédois, alliés de la France, ne tardèrent pas à se présenter et firent de grands ravages dans tout le pays (1635). L'abbaye de Longeville fut pillée et brûlée; un grand nombre de villages eut le même sort. La poudrière, la papeterie et les moulins établis sur la Rosselle furent détruits. Le château de Hombourg fut en partie démoli. Saint-Avold devint presque déserte. Les Bénédictines eurent la permission de sortir de leur couvent. Ces pauvres religieuses supportèrent leurs souffrances et les rigueurs de l'exil avec une héroïque patience. Dans

l'abbaye des Bénédictins, il ne resta plus que trois religieux. Des troupes de bandits, appelés Cravates, exercèrent dans le pays une infinité de brigandages, sans distinguer le lorrain du français.

Après la retraite des Suédois (1639), le pays fut un peu plus tranquille. Les Bénédictines, qui n'étaient pas mortes en exil, revinrent dans leur couvent et cherchèrent à relever ses ruines. Elles parvinrent à le remettre dans un état prospère, et firent l'acquisition de tout le Nonnen-Berg (ce qui forme actuellement la rue de l'Hôpital).

Cependant, le duc Charles, chassé de la plus grande partie de ses Etats par les Français, avait établi son quartier-général à Sierck. Se voyant dans l'impossibilité de nourrir toutes ces troupes, il en forma plusieurs compagnies qu'il lança dans le pays pour ramasser des vivres et harceler les Français. L'un de ces partis, qui avait à sa tête le capitaine Cliquot, se dirigea vers Saint-Avold, dans le dessein de surprendre cette place. L'entreprise fut couronnée de succès. Les Lorrains, guidés sans doute par des soldats qui avaient déjà été en garnison à Saint-Avold, s'introduisirent de grand matin dans la ville par une poterne, et, sans perdre un seul homme, se rendirent maîtres du gouverneur et de tous les guerriers français. De Saint-Avold, Cliquot se rendit à Morhange où il rejoignit un autre parti de Lorrains. Mais Duhallier, gouverneur français de Nancy, attaqua les troupes lorraines postées à Morhange, les dissipa et s'empara du bourg. Ainsi, amis et ennemis étaient tantôt vaincus, tantôt vainqueurs; et cette guerre acharnée retombait lourdement sur notre infortuné pays, qui servait, pour ainsi dire, de pomme de discorde.

En même temps, apparurent les suites funestes de la guerre, la famine et la peste, qui sévirent cruellement. Un auteur contemporain dit que depuis le dernier siége de Jérusalem par les Romains, on ne vit pas de calamité semblable. Plusieurs femmes mangèrent leurs propres enfants. Etienne de Hennin, coadjuteur de l'abbaye de Longeville, près de Saint-Avold, étant un jour allé à Folschviller, y trouva la femme de son cocher, appelée Gertrude Sporch, mangeant la chair de son mari mort de faim !

Un grand nombre de personnes de toute condition furent obligées d'abandonner leurs demeures et leurs pays pour aller chercher à vivre en France et dans les pays étrangers. Celles qui restèrent en Lorraine furent réduites à manger des chairs à demi-pourries, et exposées au danger d'être elles-mêmes dévorées par les loups. Ces animaux, qui s'étaient extraordinairement multipliés, couraient de tous côtés, entraient jusque dans les villages et les maisons et ravissaient femmes et enfants. On n'osait plus sortir seul : ces bêtes affamées se jetaient sur tout ce qu'elles rencontraient.

On comptait journellement aux portes de Metz de quatre à cinq mille pauvres, qui venaient pour recevoir quelque soulagement dans leur extrême misère; il était ordinaire d'en trouver tous les matins dix ou douze morts. Une telle famine produisit la peste, qui emporta les trois-quarts du peuple de la campagne.

Dans ces temps de désolation, Dieu suscita saint Vincent de Paul. Cet apôtre de la charité, aidé des libéralités de plusieurs personnes de condition de Paris, envoya en Lorraine quelques-uns de ses prêtres, qui

distribuèrent plus d'un million de francs et tirèrent une infinité de personnes des portes de la mort. Puis, joignant l'aumône spirituelle à la corporelle, ils procurèrent aux infortunés Lorrains l'instruction, le moyen de faire une bonne pénitence et de mettre à profit pour l'éternité les maux de cette vie et l'extrême pauvreté où ils étaient réduits.

Saint-Avold a conservé un souvenir de la guerre de Trente-Ans, en donnant le nom de Tyroler-Eck à un endroit où plusieurs tyroliens de l'armée impériale furent tués et enterrés.

XVI.

Sarrelouis fondée par Louis XIV.

Après la mort de Louis XIII, la guerre contre le duc Charles continua, parce qu'il se mettait toujours avec les ennemis de la France. Le duc de Lorraine perdit peu à peu les places qu'il occupait encore. Il prévint la prise de Bitche, menacée par le maréchal de Créqui, en la remettant sous la garde de l'Electeur de Mayence, comme ville d'Empire. Et comme Hombourg lui devenait inutile, il céda cette forteresse à l'Electeur de Trèves, à condition qu'il la lui remettrait quand il en serait requis, et que le gouverneur prêterait serment à son Altesse. L'Electeur de Trèves tint donc garnison à Hombourg, depuis le 27 Juillet 1671, jusqu'en 1678, époque à laquelle le maréchal d'Humières s'en empara pour la France.

Cette garnison permanente fut un grand soulagement pour le pays, en le délivrant de la charge de garder cette forteresse. Nous lisons en effet qu'en 1622, Mathieu de la Haye, seigneur de Salle, baron de Curel, conseiller d'Etat et gentilhomme ordinaire de son Altesse, bailli et gouverneur de Hombourg et Saint-Avold, contraignit d'autorité les habitants des villages environnants à mener du bois et faire garde au château de Hombourg.

Les Saint-Avoldiens étaient encore chargés en 1668 de défendre eux-mêmes leur ville. Et cependant, de cinq cents bourgeois qu'ils étaient avant les calamités,

il ne restait plus que soixante-quinze, auxquels incombait la lourde charge d'entretenir tout le circuit des murailles, faulte-brayes, tours, corps de garde, ponts-levis, barrières, etc., et de faire tant de nuit que de jour les guets et garde par toute la ville. Aussi, on ne s'étonnera pas d'apprendre que nos pères avaient alors 150000 francs de dettes communales. Bien souvent leur argent sortait de la ville pour l'entretien d'autres localités ; témoin la lettre du Prince de Phalsbourg au sieur Lallemand, receveur et gruyer d'Hombourg et de Saint-Avold, prescrivant de prendre à Saint-Avold un gros par pot de vin, pendant les quinze jours que le ban-vin durera afin de travailler à la chaussée de l'étang de Hombourg.

Les armées de Louis XIV traversèrent notre pays à plusieurs reprises. Le roi de France fit augmenter les fortifications de Hombourg sur les plans du maréchal de Vauban. Bien plus, il donna des ordres pour la construction d'une ville forte, dans la plaine de la Sarre, à six lieues nord de Saint-Avold. Ainsi fut bâtie Sarrelouis (1680) par un monarque français qui lui donna son nom. Cette ville est une place de guerre d'une haute importance ; elle est très-régulière et possède de vastes casernes. A la fondation de Sarrelouis se rattache la reconstruction de la chapelle de la Sainte Vierge par deux ingénieurs français qui logèrent quelque temps à Saint-Avold. Nous parlerons de cette chapelle dans la seconde partie de l'ouvrage.

Notre ville fut tantôt française, tantôt lorraine jusqu'au traité de Riswick en 1697. Par ce traité, la France s'engageait à laisser le duc de Lorraine rentrer dans ses Etats, et se réservait le droit de démolir les forterèsses

de Bitche et de Hombourg et de conserver Sarrelouis et Longwy. Saint-Avold et Hombourg furent donc restituées à Léopold, duc de Lorraine. Ce prince en jouit paisiblement pendant sa vie, ainsi que le duc François, son successeur, qui devint bientôt empereur d'Autriche. Quand le duc Léopold vint visiter Saint-Avold, Dom Claude de Bar, de la famille de Jeanne d'Arc, abbé de Longeville, eut l'honneur de le recevoir à la porte de l'église abbatiale de Saint-Nabor et lui adressa un discours, qui fut fort admiré de toute la cour lorraine.

XVII.

Règne de Stanislas.

Louis XV avait épousé la fille de Stanislas Leczinski, roi de Pologne et grand duc de Lithuanie.

Ce dernier prince, après avoir été privé de son royaume, reçut par les préliminaires de paix signés à Vienne, le 8 octobre 1735, les duchés de Lorraine et de Bar. Mais la prise de possession n'eut lieu que le 21 mars de l'année 1737. Saint-Avold et Hombourg firent partie du duché de Lorraine jusqu'à la mort de Stanislas.

Le règne du bon Stanislas fut pour tout le pays une ère de paix et de prospérité.

Les fortifications de Saint-Avold avaient été démantelées, et nos quatre compagnies d'arquebusiers avaient envoyé leurs armes à l'arsenal de Sarrelouis. En revanche, nos rues furent ornées de belles fontaines qui fournirent aux habitants une eau saine et abondante.

Comme plusieurs mines de plomb se trouvaient à Creutzwald, Falk et surtout à Hargarten, on fit des recherches près de Saint-Avold, dont le terrain était à peu près le même. On ne tarda pas à trouver dans les flancs d'une colline, appelée depuis Bleiberg (montagne de plomb), une mine très-riche en plomb et en cuivre. Les mines du Bleiloch furent exploitées par des mineurs venus, pour la plupart, du Palatinat et du pays de Sarrebrück. On lavait le minerai à la Bleivesch, près de Dourdhal, et plus tard au moulin d'Oderfang.

En même temps, les belles carrières du Kreutzberg fournissaient de magnifiques pierres de taille pour la reconstruction de l'église de l'abbaye, que les Bénédictins rebâtirent dans de plus vastes proportions, dans le genre corinthien. On sait que ces carrières donnèrent naissance à un hameau que les ouvriers français appelèrent Nidec (nid d'aigle), à cause de sa position sur la crête d'une montagne.

Comme la Lorraine devait être réunie à la France après la mort de Stanislas, les Lorrains avaient en France la qualité de sujets français, et vice-versâ. A Saint-Avold, on dut rédiger en français tous les actes administratifs, qu'on faisait en allemand jusque-là ; et comme nous avions des poids et mesures particuliers, il fallut aussi les changer.

Notre ville avait alors un brigadier et quatre archers de maréchaussée.

Le bureau général des Postes de Lorraine était à Nancy, qui recevait trois fois par semaine le courrier de Paris, et l'expédiait ensuite à Saint-Avold et dans les autres bureaux particuliers. De Saint-Avold partaient la route de Dieuze, coupée en quatre parties par les Evêchés; la route de Metz, traversant des parties d'Empire et d'Evêché ; la route de Sarrelouis, coupée par les terres de Nassau ; la route de Baronville, et celle de Sarreguemines.

Plusieurs enclaves de pays étrangers se trouvaient en Lorraine. Quelques villages obéissaient même à deux princes différents. Ainsi, une partie de Creutzwald était lorraine, et l'autre nassauvienne ; Folschwiller était en partie Créhange, terre d'Empire, et en partie lorrain ;

Raville était lorrain et luxembourgeois ; Hellimer, moitié lorrain et moitié évêché ; l'Hôpital était lorrain et nassauvien, etc.

Jusqu'en 1751, Saint-Avold resta le chef-lieu d'une prévôté. Mais à partir de cette époque, le roi de Pologne créa d'autres bailliages et d'autres prévôtés. Notre ville fit alors partie du bailliage de Boulay, qui renfermait plus de soixante-dix bourgs et villages.

Hombourg-l'Evêque était fort déchu de son ancienne splendeur. Son château ne présentait plus que des ruines; sa collégiale de chanoines avait été supprimée, et remplacée en 1749 par un couvent de Récollets.

XVIII.

Saint-Avold passe définitivement à la France.

Stanislas Leczinski, après avoir gouverné paternellement la Lorraine pendant près de trente ans, termina sa carrière par une fin malheureuse. Se trouvant à Lunéville, le 5 février 1766, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, il s'assoupit auprès de sa cheminée: le feu prit à ses habits et le consuma en quelques instants. Toute l'Europe porta le deuil d'un si bon prince. Il fut enterré à Nancy, dans l'église de Notre-Dame de Bon-Secours, où reposait déjà la reine de Pologne son épouse.

La Lorraine, en vertu d'un des articles du traité de Vienne de 1735, fut réunie à la France pour ne plus s'en séparer. C'est l'anniversaire séculaire de cette réunion de la Lorraine à la France que Nancy célébrait en 1866 avec tant de pompe sous la présidence de l'Impératrice des Français et du Prince impérial. L'impératrice Eugénie, au milieu des cris enthousiastes qui acclamaient la Sœur de charité d'Amiens, visita à Bon-Secours les deux magnifiques mausolées élevés à la mémoire du roi et de la reine de Pologne. Elle admira surtout celui de la reine, sculpté par Adam et d'une beauté ravissante.

Devenue française, Saint-Avold passa dans le district de Sarreguemines. Les couvents des Bénédictins et des Bénédictines étaient dans un état très-prospère, et occupaient près du tiers de la ville. Les religieuses avaient fait l'acquisition d'une partie du marquisat de

Faulquemont ; elles avaient aussi acheté des sieurs de Varsberg la maison franche qu'ils possédaient à Saint-Avold. Les pauvres et les malades profitaient de ces biens, et les soldats de passage trouvaient toujours dans l'abbaye du vin à très-bon marché.

Notre ville possédait trois églises, très-peu distantes l'une de l'autre : elles renfermaient seize cloches. Les jours de fête, ces seize cloches mises en branle devaient produire un très-bel effet. L'église paroissiale, bâtie à la première époque du style ogival, avait été reconstruite et agrandie en 1557 par l'abbé Adam de Rouppeldange. Autour de l'église se trouvait le cimetière ; mais dès l'année 1763, Monseigneur de Montmorency-Laval avait défendu d'inhumer dans l'église paroissiale et dans le cimetière contigu, à cause du mauvais air et des maladies qui régnaient alors. Le même Evêque permit de se servir du terrain qui se trouve à l'entour de la chapelle de la Belle-Croix.

Mentionnons ici un petit fait raconté par M. Hesse, et qui a dû se passer à l'époque où nous sommes arrivés.

Les Bénédictins, entrant un jour dans leur église, trouvèrent un cercueil ouvert, sans qu'on pût savoir qui l'avait placé là. On allait crier au miracle et rendre au cadavre, qui était bien conservé, les honneurs dus aux reliques des saints, quand le Prieur arrêta ses religieux, fit enlever et enterrer le cercueil dans un endroit inconnu. Tous les religieux présents à la sépulture durent faire le serment de ne jamais révéler le secret confié. Si Dieu, disait le Prieur, veut honorer son serviteur, il nous le fera connaître d'une manière particulière. De nos jours, personne ne connaît le lieu de cette sépulture.

XIX.

La Grande Révolution.

Nous sommes arrivés au temps où la France, la fille aînée de l'Eglise, travaillée par les sociétés secrètes, leva l'étendard de la révolte contre les autorités spirituelles et temporelles et bouleversa le monde entier par une terrible révolution. Dieu tira le bien du mal, et fit de cette époque une époque de régénération. Mais que de ruines! que de larmes et de sang répandus!

Résumons rapidement les principaux faits qui se passèrent alors à Saint-Avold. Les Bénédictins et les Bénédictines ressentirent les premiers les effets désastreux de la Révolution et abandonnèrent leurs couvents pour la terre de l'exil.

En 1790, on demande à l'assemblée nationale l'érection d'un tribunal à Saint-Avold : « Notre ville, dit la » pétition, est pour ainsi dire la capitale de la Lorraine » allemande; elle est bien bâtie; l'abbaye, qui était l'ornement de la ville, est maintenant déserte. » — La demande fut accordée; le tribunal se composait d'un procureur, d'un juge et de six assesseurs.

10 Juillet 1790. Lettre du ministre de la guerre annonçant l'arrivée de deux escadrons du Royal-Allemand. Le commandant de ce corps fait réparer le manége.

Quelques jours après, fête de la Fédération; prestation du serment par les troupes. M. Basse, premier vicaire,

prononce à cette occasion un discours patriotique, imprimé aux frais de la ville.

Le 10 décembre, on appose clandestinement une affiche invitant les frères et sœurs d'armes à se réunir après les vêpres pour chasser les autorités. La police empêche ce rassemblement.

Le 12 février 1791, le procureur Gérardy propose de loger dans les bâtiments de l'Abbaye, le curé et ses vicaires, l'école nationale et la cavalerie. On devait vendre l'église paroissiale, une des plus vieilles de la Lorraine, et se servir à cet effet de l'église abbatiale. (On avait promis à Saint-Avold d'être chef-lieu d'un département et siége d'un Evêché; mais on ne lui accorda qu'une école nationale.)

Le 25 février, le curé Richard et ses deux vicaires refusent de lire à l'église la loi sur la constitution civile du clergé; le 27, après la messe, la lecture en est faite par un officier municipal.

Le 23 juillet, au matin, on trouve les statues des fontaines jetées dans les bassins.

Le 8 août, le sieur Amelon, capitaine des Invalides, chevalier de Saint-Louis, est jeté dans le bassin de la fontaine de Saint-Nabor par des jeunes gens exaltés dont l'un était revêtu d'un habit rouge, et un autre fabriquait, le dimanche, des fourches, des piques et des crochets de fer.

Affiche incendiaire placardée à la porte de l'église paroissiale. Les gardes nationaux sont envoyés en détachement dans les forêts pour arrêter tout porteur de lettres suspectes.

Le 19 août, le lieutenant-colonel du sixième régiment

de hussards, alors en garnison à Saint-Avold, est insulté en commandant les patrouilles.

Le 31 août, l'église paroissiale est transférée dans l'église des Bénédictins; des troupes de ligne sont logées dans l'abbaye, et les hussards dans le couvent des Bénédictines; on vend les tableaux et meubles des couvents.

Le 30 mars 1792, location des jardins des Bénédictins et Bénédictines.

Le 12 avril, on place l'horloge dans le clocher de l'église abbatiale; Louis Mathieu, de Guenkirchen, est nommé chantre et maître d'école; les cloches de Forbach sont envoyées à la monnaie de Metz, et celles de Saint-Avold données à Forbach.

A l'arrivée de Vatremez et d'Odelin, parisiens, qui sont reçus bourgeois de la ville, deux clubs s'organisent sous les noms de Cabinet littéraire et de Société des Amis de la Constitution.

On forme dans le canton quatre compagnies de gardes nationaux. Vatremez est nommé colonel et Harrouard, lieutenant-colonel.

Le 19 juillet, on exige la cocarde tricolore pour les prêtres et les laïques.

Le 12 août, à l'issue des vêpres, proclamation autour de la place Saint-Nabor, touchant la procession du 15 août, à laquelle doivent assister le corps municipal, le conseil général et toutes les troupes. Le même jour, on demande des volontaires pour l'armée; personne ne se présente.

Le 14, on apprend la nouvelle que 20000 autrichiens sont près de Deux-Ponts; on craint une invasion de

l'ennemi, et l'on expédie à Metz les fournitures du régiment et les ornements des Bénédictins et Bénédictines.

Le 11 septembre, Pierre Knœppler, curé de Hellimer, Richard, curé de Saint-Avold, et ses deux vicaires, Klein et Lang, ne voulant pas prêter serment à la constitution civile du clergé, demandent leurs passeports pour l'étranger.

· Le 29 septembre, Joseph Becker est élu député à la Convention nationale.

L'abbé Houllet, curé de Grostenquin, et une foule de religieux et de religieuses se réfugient à Saint-Avold, où ils espèrent trouver un peu de protection.

Le 8 octobre, proclamation de la République sur la place Saint-Nabor.

Le 9, Ferschneider, de Puttelange, est chargé d'accorder les orgues de l'église. Le citoyen Jacques Henning, curé de Kirchnaumen, est nommé à Saint-Avold par l'évêque constitutionnel Nicolas Francin.

Au mois de décembre, plaintes contre le procureur Gérardy, et autres fonctionnaires, qui ne se montrent pas assez sévères contre les suspects. Réélection du conseil municipal; les radicaux triomphent; les prêtres et religieux réfugiés à Saint-Avold sont obligés de fuir.

Alors commence le règne de la Terreur. L'infortuné Louis XVI est dévoré par l'hydre révolutionnaire, et les Jacobins de Saint-Avold envoient à la Convention nationale une adresse pour la féliciter de la mort du roi!

Vers la fin de 1793, on paie du monde pour enlever les croix et tous les signes extérieurs de religion.

Le curé Henning et son vicaire, prêtres assermentés, donnent leurs démissions des fonctions sacerdotales.

Un registre, placé à la mairie, doit recevoir les noms de tous ceux qui n'ont d'autre religion que la Raison.

Saint-Avold change de nom et prend celui de Rosselgène (qui donne naissance à la Rosselle). La place Saint-Nabor s'appelle place de la Liberté ; le Kornmark, place de l'Egalité ; la rue des Anges, rue de la Fraternité ; la rue des Religieuses, la rue de l'Humanité; la rue de Longeville, la rue de la Réunion ; la rue de Lanterberg; rue de la Montagne.

Voici la composition de la municipalité: le maire, cinq officiers municipaux, douze notables, un agent national, un suppléant, un secrétaire, un comité de surveillance composé de douze personnes, un juge, six assesseurs et un greffier.

On dressa une liste des suspects; plus de cinquante bourgeois émigrèrent. A des jours déterminés, une vile créature était conduite sur un char traîné par des bœufs jusqu'au sommet du Felsberg, et là, elle recevait, comme déesse de la Raison, les hommages sacriléges d'une populace corrompue. Il fut défendu, sous des peines très-graves, de sanctifier le dimanche; mais les décadis, il fallait chômer. Une jeune personne, surprise un décadi à s'occuper d'un travail d'aiguille, reçut dans le dos un coup de lance d'un fougueux républicain. On exigea la vaisselle d'or et d'argent contre des assignats. Les gens de bien furent jetés en prison. On cite plusieurs bons mots et des traits curieux d'un brave bourgeois qui se livra aux gendarmes après leur avoir servi un copieux repas. La plupart des prisonniers furent conduits à Metz. La veille du jour où ils devaient être guillotinés, arriva la nouvelle de la mort du cruel Robespierre.

Aussitôt les portes des prisons s'ouvrirent, et les bourgeois de Saint-Avold purent retourner dans leurs foyers.

Il est bon de remarquer ici que plusieurs personnes qui s'étaient montrées les plus acharnées contre la religion, en brisant les croix et les statues des saints, furent punies par la justice de Dieu d'une manière exemplaire. On pourrait citer telle de ces personnes qui demeura trois jours entre la vie et la mort, faisant entendre d'affreux hurlements. Une autre, qui avait brisé le nez à une statue de la sainte Vierge et l'avait précipitée dans une fontaine en proférant d'horribles blasphèmes, eut le nez dévoré par un cancer d'une odeur fétide, et mourut au milieu d'atroces douleurs.

Après la mort de Robespierre, les terroristes de Saint-Avold furent eux-mêmes accusés et emprisonnés à Sarreguemines, au nombre de seize. La ville respira plus tranquillement. On continua cependant à défendre tout signe extérieur de religion.

En 1796, on coupa pendant la nuit l'arbre de la liberté, et l'on commença à faire des processions; plusieurs prêtres déportés rentrèrent à Saint-Avold; mais ils ne purent exercer leur ministère que secrètement, dans les maisons particulières.

XX.

L'Empire et les Ennemis.

Du milieu de la tourmente révolutionnaire avait surgi un homme de génie, Napoléon le Grand. Grâce à lui, les Français purent de nouveau pratiquer leur religion. Les églises se rouvrirent ; les ministres du Seigneur revinrent de l'exil. M. l'abbé Houllé fut nommé curé de Saint-Avold, d'où dépendaient Eberschwiller et Dourdhal. Le 11 avril 1803, le nouveau curé prit possession de l'église paroissiale devant M. Nicolas Oster, vicaire-général du diocèse de Metz. Deux religieux Bénédictins se fixèrent dans leur couvent, morcelé en plusieurs propriétés particulières : c'étaient Dom Georges et Dom Robert, qui finirent leurs jours parmi nous.

Cependant, Napoléon avait lancé ses légions dans toutes les contrées et volait de victoire en victoire. Pour transporter ses troupes en Allemagne, il fit rectifier la belle route de Paris à Mayence, qui traverse Saint-Avold dans toute sa longueur. L'Empereur passa chez nous à différentes reprises ; il était vêtu avec la plus grande simplicité. L'hôpital de Saint-Avold reçut à cette époque un grand nombre de soldats malades ou blessés. Un de ces militaires, que l'on croyait mort depuis vingt-quatre heures et qu'on allait enterrer, se présenta tout à coup à la garde-malade qui lavait à la fontaine. Cette personne l'enveloppa aussitôt de vêtements chauds, et

parvint, à force de soins, à le rendre à la santé (1807). Quelques années plus tard, le même soldat, devenu capitaine, vint de nouveau à Saint-Avold et récompensa largement sa libératrice.

Notre ville vit passer la plupart des régiments qui firent partie de la campagne de Russie. C'était un magnifique spectacle de voir défiler ces nombreux bataillons et escadrons aux armes étincelantes. Qui aurait pu croire alors que quelques mois après, cette belle armée reviendrait décimée par le fer de l'ennemi, et surtout par le froid et les maladies? A son retour, l'Empereur ne s'arrêta à Saint-Avold que quelques instants.

Bientôt apparurent de longs convois de pauvres soldats portant sur leurs figures amaigries les ravages de la guerre. Il en mourut beaucoup dans notre ville; on fut même obligé de creuser de larges fossés où l'on enterrait à la fois un grand nombre de ces infortunés dont plusieurs respiraient encore! Il fut un moment où la peste faisait cent victimes par jour.

Mais les malheurs qui fondaient sur la France ne faisaient que commencer. Une neige épaisse couvrait la terre; des bruits sinistres circulaient en ville; plusieurs habitants se cachaient dans les profondeurs du Bleyloch. Les ennemis arrivèrent en phalanges serrées; ils bivouaquèrent deux jours à une lieue de Saint-Avold, n'osant pas avancer et sondant le terrain. Quelques tirailleurs français leur firent perdre une trentaine de soldats. Enfin des éclaireurs ennemis parurent sur les sommets du Kreutzberg et des hauteurs voisines. Un régiment de hussards, qui se trouvait à Saint-Avold, voulait qu'on incendiât la ville et qu'on se retirât avec toutes les

provisions, afin d'imiter les Russes, qui avaient ainsi coupé les vivres à nos armées dans leur pays ; mais les bourgeois s'opposèrent à l'exécution de ce projet. (Les vieillards désignent encore aujourd'hui la position des batteries françaises autour de la ville, pour protéger la retraite de notre armée, du côté de Metz.)

Les hussards se retirèrent au moment où les soldats ennemis entraient dans la rue de Hombourg. Ces derniers, craignant une embuscade, s'avancèrent avec de grandes précautions. Le général Blücher criait aux Prussiens : Gebet Acht auf die Haüsser ! Un trompette français déchargea son pistolet sur un officier supérieur et lui fit mordre la poussière. Le malheureux trompette fut atteint par les ennemis, et brûlé, dit-on, tout vif pendant la nuit.

On était alors au 15 janvier 1814. Le général Blücher resta quinze jours à Saint-Avold, où il établit son quartier-général et reçut les envoyés de Nancy.

Malgré la sévère discipline recommandée par les chefs, les ennemis traitèrent un peu Saint-Avold en ville conquise, se montrèrent très-exigeants et jetèrent des malades hors de leur couche pour entretenir les feux publics avec les bois de lit. On remarqua que les Prussiens étaient beaucoup plus difficiles à contenter que les Cosaques. Presque chaque maison logeait une quarantaine de soldats.

De Saint-Avold, les ennemis se dirigèrent vers Nancy et Paris, sans oser attaquer Metz. Napoléon, malgré les victoires remportées avec une poignée de braves, fut accablé par le nombre : il abdiqua, et se retira à l'île d'Elbe.

Au bruit du retour de l'Empereur, les armées ennemies

se montrèrent de nouveau à Saint-Avold. A cette occasion, un gendarme, nommé Schwartz, arrêta à lui seul, pendant quelque temps, un régiment qui voulait entrer en ville. Les Russes passèrent un dimanche chez nous, et leurs popes célébrèrent en plein air leurs cérémonies religieuses. Comme le temps était plus favorable que lors de la première invasion, on avait établi les bivouacs dans les prés qui entourent la ville. Un habitant de Saint-Avold, insulté par un Russe, le frappa. Le Russe furieux attacha notre compatriote à la bouche d'un canon et lui fit les plus terribles menaces. A cette nouvelle, la femme d'un capitaine en retraite s'engagea pendant la nuit dans le camp ennemi. A l'aide de quelques flacons d'eau-de-vie, elle parvint à endormir la vigilance des gardes et délivra le prisonnier, qui échappa par la fuite à la vengeance des cosaques.

Peu après, Napoléon, lâchement trahi par les perfides Anglais, partait pour l'île Sainte-Hélène. Nos frontières restèrent garnies de troupes ennemies. Saint-Avold reçut une garnison de Bavarois. Ces soldats étrangers se montrèrent en général très-convenables, et plusieurs s'établirent parmi nous.

XXI.

Quelques faits contemporains.

Le 12 avril 1832, un incendie terrible dévora tout un côté de la rue de Hombourg. La malveillance ne fut pas étrangère à ce sinistre. Depuis quelques temps, une bande de Bohémiens parcourait le pays ; on voyait des figures de mauvais augure. Il y eut d'abord un grand incendie dans la forêt du Steinberg. Quelques jours après, le feu se déclarait en plusieurs endroits à la fois de la rue de Hombourg. Tout le monde fut aussitôt sur pied ; mais l'incendie prit des proportions tellement effrayantes que plusieurs personnes crurent y voir l'effet de quelque maléfice. Malgré les secours qui arrivèrent de Metz, on fut pendant quinze jours obligé de lutter contre les flammes. Les pertes matérielles furent très-grandes ; quelques personnes furent blessées ; une seule perdit la vie par l'écroulement d'un pan de mur.

En 1848, tous les bons citoyens montrèrent un louable empressement pour réprimer les menées de gens exaltés, qui eussent voulu le renouvellement des horreurs de la première Révolution. L'arbre de la liberté fut planté en grande pompe sur la place Saint-Nabor. La garde nationale était sous les armes, et l'Eglise, par la main de notre vénérable curé, versa ses bénédictions sur le symbole de la liberté. Pendant les élections, le sang fut près de couler. Les électeurs de

Hombourg, oubliant l'ancienne amitié qui les unissait aux habitants de Saint-Avold, voulurent forcer l'Hôtel-de-Ville pour délivrer quatre prisonniers. Les pompiers de garde croisaient déjà la baïonnette, quand un escadron de cuirassiers vint dissiper ce rassemblement et rétablit l'ordre.

L'Empereur Napoléon III, rentrant en France après son entrevue avec le Czar de toutes les Russies, voulut bien s'arrêter à la gare du chemin de fer de Saint-Avold. Le clergé, les autorités civiles et militaires, la garnison de lanciers, et presque tous les habitants réunis à la station, reçurent le train impérial avec enthousiasme. Une jeune personne fit à l'Empereur un petit compliment de circonstance; d'autres jeunes personnes, habillées de blanc, lui offrirent des corbeilles de fleurs et de fruits. L'Empereur daigna les recevoir, les remit aux maréchaux qui l'entouraient et remercia avec beaucoup d'affabilité. Quand le train s'éloigna du côté de Metz, les cris de : Vive l'Empereur ! redoublèrent, et les Saint-Avoldiens rentrèrent chez eux, tout heureux d'avoir pu contempler les traits de leur Auguste Souverain.

A différentes époques, Saint-Avold, grâce à sa garnison de cavalerie, eut l'honneur de recevoir la visite des maréchaux de France Canrobert, Mac-Mahon, Forey, etc.

XXII.

Illustrations.

LES MELLING.

Saint-Avold est la patrie de toute une famille de peintres et de sculpteurs distingués.

Charles Melling, né au commencement du XVIIe siècle, fut le disciple de Simon Vouet le dominicain. Il travailla à Rome et à Naples, et fit plusieurs peintures pour l'abbaye du Mont-Cassin. Son frère Pierre fut aussi peintre; Jérôme David a gravé, d'après lui, quelques morceaux.

Joseph Melling, célèbre peintre, fils d'un sculpteur-menuisier, naquit à Saint-Avold le 27 décembre 1724. Son père, qui jouissait d'une certaine aisance, l'envoya d'abord aux Augustins de Sarrelouis, pour y apprendre la langue latine. Mais le jeune Melling, se sentant appeler vers le bel art de la peinture, alla se fixer à Paris, où il travailla quelque temps. Reçu parmi les élèves de Charles Vanloo, il fit des progrès rapides, remporta d'abord le premier prix de dessin à l'Académie, puis le premier prix de peinture (1752). Il demeura encore trois ans sous la direction de Vanloo, dont il était devenu l'un des élèves les plus distingués. Il voulut ensuite partir pour Rome, afin de perfectionner son talent; mais il se laissa gagner par un prince d'Allemagne, à la cour duquel il travailla longtemps. Il se fixa enfin à Strasbourg où il fonda une école florissante, de laquelle

sont sortis d'excellents élèves. Les tableaux de Melling sont plus connus en Allemagne qu'en France; il y en a plusieurs à Strasbourg. Melling n'oublia point sa ville natale ; il y a de ses ouvrages à Saint-Avold, entre autres les deux tableaux du sanctuaire de l'église, représentant la Résurrection et l'Assomption : ce sont des chefs-d'œuvre fort admirés des connaisseurs. Il est bien regrettable que ces toiles aient beaucoup perdu de leur fraîcheur.

Un Melling, sculpteur de Saint-Avold, a travaillé dans le gypse, ou pierre à plâtre, deux beaux petits autels que l'on peut encore voir dans l'église de Budling, au Hackenberg.

JOSEPH BECKER.

Au moment de la grande Révolution, Becker Joseph était juge de paix du canton de Saint-Avold et administrateur du département. La sagesse et la modération de sa conduite dans ces deux emplois le désignèrent à la reconnaissance de ses concitoyens pour les représenter à la Convention nationale. Becker vota la réclusion de Louis XVI, et le sursis à l'exécution, lorsque la peine de mort eut été prononcée. Pour cela, il fallait un grand courage à cette époque de terreur ; car les tribunes qui applaudissaient avec fureur ceux qui votaient la mort de l'infortuné monarque, s'efforçaient d'épouvanter par les plus horribles menaces les députés qui ne prononçaient que la réclusion ou l'exil. Notre compatriote tint ferme et s'écria qu'aucune crainte ne lui ferait trahir son sentiment. Plusieurs fois le courageux député éleva sa voix pour dénoncer des abus criants, des irrégularités

et surtout les cruautés de Saint-Just et Lebas en Alsace, ainsi que les atrocités et les exactions commises par certains agents dans le Palatinat. En l'an V, Becker fut nommé membre du conseil des Anciens. Il retourna dans ses foyers au mois de mai 1798 ; et quelques années après il fut nommé par Napoléon, encore premier Consul, percepteur à vie des contributions directes à Saint-Avold, sa patrie.

Le général Becker, fils du précédent, est né à Saint-Avold. Une sœur de ce général a épousé un descendant de l'architecte Spinga, italien de naissance, qui bâtit l'église Saint-Clément, à Metz.

Le baron Georges Kister, chevalier de Saint-Louis, commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, général de brigade, naquit à Sarreguemines en 1755. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes, il fut nommé gouverneur du pays de Fuld et ensuite de Phalsbourg. Il mourut à Saint-Avold, où il s'était retiré et avait rempli les fonctions de maire.

Nicolas Altmayer, agriculteur distingué, membre de plusieurs sociétés savantes, maire de Saint-Avold. Il a composé l'éloge du maréchal Fabert et plusieurs opuscules sur l'économie rurale.

Anatole Altmayer, fils du précédent, sous-intendant militaire, arrêté par la mort dans l'expédition du Maroc, au milieu d'une brillante carrière.

Saint-Avold a donné le jour à plusieurs officiers distingués. On pourrait citer une famille dans laquelle trois frères ont conquis leur grade de capitaine et la croix

de la Légion d'honneur à la pointe de leur épée. L'un de ces frères fut décoré sur le champ de bataille, après avoir enlevé, au milieu des plus grands dangers, un étendard arabe aux réguliers d'Abd-el-Kader.

Le général de division Ordener, sénateur sous le premier Empire, et Couturier, député de la Moselle à la première législative, sont nés dans le canton de Saint-Avold, le premier à l'Hôpital, et l'autre à Porcelette.

Rœckel (Jean-Pierre), né à Saint-Avold, le 31 juillet 1778, mort au même lieu le 3 septembre 1863. Entré au 5ᵉ hussards, le 21 octobre 1798, il a été nommé fourrier le 22 mars 1802, maréchal-des-logis le 19 août 1803, maréchal-des-logis chef le 20 juin 1804, sous-lieutenant le 21 novembre 1806, chevalier de la Légion d'honneur le 1ᵉʳ octobre 1807, lieutenant le 20 juin 1809, capitaine le 23 janvier 1812 ; passé avec son grade par incorporation au régiment d'Angoulême (5ᵉ hussards), le 11 août 1814, mis en non-activité le 5 août 1815 ; remis en activité et nommé capitaine au 3ᵉ hussards en 1822 ; nommé chevalier de Saint-Louis le 23 mai 1825 ; passé major au 6ᵉ hussards le 30 avril 1826 ; nommé officier de la Légion d'honneur le 21 mars 1831. Retraité par ordonnance du 30 mars 1832. A fait les campagnes des ans VII, VIII, IX et X de la République, en Autriche ; des ans XI, XII et XIV au Hanovre ; vendémiaire an XIV, 1805, 1806, à la Grande-Armée, 1807 en Pologne, 1809 en Autriche, 1812 en Russie, 1813 en Saxe. Le 7 novembre 1806, il a pris un étendard des dragons ; blessé d'un coup de lance

au bras droit à l'affaire de Biberach ; d'un coup de sabre à la bataille de Hohenlinden ; a eu un cheval tué sous lui à la bataille de Golomine (Pologne) ; blessé d'un coup de lance à la figure, le 7 septembre 1812, à la bataille de la Moskova.

De Brem (Nicolas-Philibert), colonel d'infanterie, chevalier de Saint-Louis, né à Saint-Avold le 17 décembre 1772, décédé au même lieu le 28 décembre 1859. Il était fils de Nicolas-Gabriel de Brem, capitaine de hussards, chevalier de Saint-Louis. — Des membres de la même famille, servent encore en ce moment avec honneur sous les drapeaux français et occupent un grade élevé.

Saint-Avold a aussi donné naissance à l'un des plus célèbres architectes du XVIIe siècle, François Derand. Entré dans la compagnie de Jésus en 1611, il enseigna d'abord les mathématiques et se voua particulièrement à l'étude de l'architecture. C'est sur ses dessins que fut construit le portail de l'église Saint-Antoine à Paris. Il est l'auteur d'un ouvrage remarquable, ayant pour titre : *l'Architecture des Voûtes.*

DEUXIÈME PARTIE.

SAINT-AVOLD DE NOS JOURS.

I.

Description de la ville.

Saint-Avold, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Sarreguemines, est une gracieuse petite ville, située dans la riante vallée de la Rosselle, et bordée par une ceinture de collines d'un effet très-pittoresque.

Le voyageur qui arrive de Metz par la route de Longeville, aperçoit Saint-Avold dans son ensemble et jouit d'une vue charmante : il a devant lui un horizon couronné de coteaux verdoyants, sur lesquels se détachent agréablement la ville et sa belle église.

Comme la plupart des voyageurs arrivent par la ligne du chemin de fer de Metz à Forbach, Saint-Avold qui se trouve à deux kilomètres de la station est masquée par la côte de Veneck et ne se voit, pour ainsi dire, que lorsqu'on est en ville. Sous ce rapport, Saint-Avold perd beaucoup, puisque d'habitude, les premières impressions du voyageur ne s'effacent pas facilement.

Parcourons maintenant la ville. Elle est remarquable par sa propreté ; les rues principales, garnies de trottoirs et ornées de jolies fontaines, sont larges et possèdent un beau pavé en quartzite de Sierck.

RUE DU COUVENT.

Dans la rue du Couvent, formée de l'ancienne abbaye des Bénédictins, nous trouvons l'église et le presbytère.

L'église, du style de la renaissance, est une des plus belles du diocèse. Vue de loin, elle surprend par ses trois clochers, et s'élève majestueuse au-dessus de la ville. L'intérieur de l'église n'est pas moins admirable: des voûtes élancées, des colonnes d'ordre corinthien, une élégante coupole, des fenêtres grandioses, de magnifiques sculptures sur bois, etc., ravissent les yeux du voyageur étranger.

A gauche, en entrant: on remarque un autel antique, fort apprécié des connaisseurs; il est surmonté de trois statues représentant la sainte Vierge, sainte Anne et sainte Elisabeth. Sur un plan inférieur, se trouvent différents sujets tirés de la vie de la sainte Vierge, comme l'Annonciation, la Nativité de Notre-Seigneur, Notre-Dame des Sept-Douleurs, et surtout la mort de la Mère de Dieu. Monseigneur l'évêque de Metz désirerait beaucoup cette belle représentation pour son église cathédrale. Il est fort regrettable qu'un confessionnal masque une partie de cet autel.

A droite, en entrant, se trouvait un sépulcre colossal, que l'on peut admirer près de la chapelle de la Ste-Croix.

La porte intérieure de l'église, ainsi que le buffet des orgues, sont ornés de belles sculptures représentant des instruments de musique et différentes allégories, pleins d'art et de goût. Les orgues possèdent le 3e rang parmi les orgues de l'est de la France.

Les tableaux du Chemin de Croix que nous devons au talent de M. Hussenot, peintre distingué de Metz, méritent particulièrement d'être remarqués.

Les petits autels sont beaux et ornés de plusieurs statues.

Près de l'autel de saint Nicolas s'élève la grande Croix dont il a été question en parlant de l'évêque de Toul, Porcelet de Maliane.

Le chœur est très-vaste et contient quarante-deux stalles.

Les boiseries du chœur et du sanctuaire sont surmontées de sculptures remarquables, offrant des vases de fleurs, des anges, des médaillons et différents emblèmes. Les vandales modernes ont haché une foule de ces objets d'art.

Le grand autel, de construction récente, est en marbre blanc. Les marches sont formées de tablettes noires et polies de lias, tirées des carrières de Guenange.

Deux fenêtres du chœur possèdent de beaux vitraux, sortant des ateliers de M. Maréchal, de Metz ; les sujets sont : la sainte Vierge, saint Joseph, saint Nabor et saint Sigisbaud. Le sanctuaire est décoré de quatre tableaux : la Résurrection, l'Assomption, saint Pierre et saint Paul ; les deux premiers sont d'une grande richesse.

Derrière le grand autel se trouve une crypte renfermant les reliques de saint Nabor et d'autres saints ; au-dessus s'élève une belle statue en pierre du saint Patron de l'église et de la ville. Plus haut, on voit l'Œil de Dieu entouré d'esprits célestes et lançant des flots de

lumière ; puis un ange d'or offrant le Saint Sacrement à l'adoration des fidèles.

Les sacristies sont spacieuses et renferment de grandes armoires en chêne sculpté, œuvre des anciens religieux ; les ornements sont fort nombreux, très-riches, et en tout dignes de l'église.

Sous le chœur se trouvent des caveaux qui servaient à la sépulture des religieux. On y voit encore une belle épitaphe d'un abbé en dystiques latins. Parmi les nombreux Bénédictins qui furent enterrés dans ces caveaux, nous nous contenterons de citer les suivants :

Dom Pulcrone l'Avignon, qui succéda dans l'abbaye de Saint-Avold à Mgr de Maliane, évêque de Toul. Mort le 19 février 1660.

Dom Pierre Munier, savant helléniste et profond théologien, décédé dans l'abbaye de Saint-Avold, le 27 mars 1748 ; a réuni les matériaux pour l'histoire de la réforme de l'ordre de Saint-Benoît.

On lui doit également l'histoire de chaque monastère, avec la liste des abbés, le catalogue des manuscrits, et l'inventaire des principales reliques.

Dom Mathieu Galliot, décédé abbé de Saint-Avold. Dom Claude de Bar, abbé de Longeville, fit son éloge funèbre le 20 février 1709.

Dom Léopold Durand, auteur de plusieurs ouvrages, décédé à Saint-Avold le 5 novembre 1749. Il a dessiné l'abbaye de Saint-Avold et composé une carte géographique des environs, à quatre lieues de circuit.

Dom André Royer, mort abbé de Saint-Avold le 7 septembre 1723.

Dans une partie des bâtiments de l'ancienne abbaye,

qui servit longtemps de caserne de gendarmerie, se trouve actuellement le presbytère. Il est l'un des plus remarquables du diocèse ; les appartements sont vastes et bien aérés. On a mis à profit, pour l'usage de la maison, une ancienne fontaine des Bénédictins, qui fournit la meilleure eau de la ville. Dans un beau jardin attenant au presbytère, on peut étudier la configuration du cloître qui conduisait les religieux à l'église. On entre dans la sacristie par une porte donnant sur le jardin. Au fond du jardin, coule, sous voûte, le torrent de la Mehrzelle.

La rue du Couvent renferme aussi le bureau de la Poste aux lettres, dont la recette est l'une des plus importantes de la Moselle ; elle a sous elle les distributions de Hombourg-Haut et de Creutzwald.

Vis-à-vis de la Poste on remarque d'anciens bâtiments qui ont servi de magasins aux Bénédictins.

PLACE SAINT-NABOR.

Si nous descendons la rue du Couvent, nous arrivons sur la place Saint-Nabor, ou place du Marché, au milieu de laquelle s'élève une fontaine surmontée de la statue de saint Nabor. A l'une des extrémités de la place, se trouvait l'ancienne église paroissiale. Plusieurs maisons occupent aujourd'hui l'emplacement de cette église, qui pendant la Révolution avait été convertie en magasin de houille. Dans la rue de la Salle, on voit encore quelques arceaux gothiques de l'ancienne église.

RUE DE LONGEVILLE.

Dans la rue de Longeville, se trouve l'hôtel de Paris, ancienne résidence épiscopale. C'est le plus bel hôtel de la ville; l'archéologue y verra avec intérêt une vaste remise du style ogival et de nombreuses armoiries. Non loin de ce bâtiment, est une fontaine sur laquelle s'élève une statue de saint Jean Népomucène, martyrisé en 1385 par le cruel empereur Venceslas, pour n'avoir pas voulu révéler le secret de la confession.

FAUBOURG.

Dans le faubourg, qui touchait à la porte de Longeville, on remarque la caserne de gendarmerie et plusieurs belles constructions dont deux ont servi de collége et d'hôpital.

KORNMARCK.

Le Kornmarck est une petite place qui tire son nom d'un marché au blé qu'on y tenait dans le temps.

En suivant le Kornmarck du côté de Sarrelouis, on arrive à la chapelle consacrée à la très-sainte Trinité; il y a quelques tableaux, copies des grands maîtres.

Non loin de cette chapelle, se trouve le nouveau cimetière du nord, adossé contre le Felsberg. Les fosses sont creusées en partie dans le roc. Du haut du cimetière on jouit d'une vue très-agréable. M. le Maire de la ville a l'intention d'y faire construire une chapelle gothique.

RUE DES CHARRONS.

La rue des Charrons renferme le château, vaste bâtiment qui serait très-propre à une maison d'éducation ; l'Hôtel de ville, d'une architecture très-simple, où l'on peut voir des armoires venant de l'ancienne église paroissiale, et les armes de la ville de Saint-Avold, sculptées avec beaucoup d'art par M. le capitaine Raymond ; l'hospice, ou maison de charité, qui recueille les pauvres vieillards ; les écoles de filles et le pensionnat des sœurs de Sainte-Chrétienne.

Que l'on me permette de faire ici brièvement l'historique des écoles de filles.

Nous avons vu que les Bénédictines se chargeaient gratuitement de l'instruction des jeunes personnes. Elles ne cessèrent cette bonne œuvre qu'au moment de la Révolution. Après le rétablissement du culte, des sœurs de Saint-Jean-Bassel s'établirent à Saint-Avold ; il y avait en même temps une institutrice laïque, qui tenait une école libre. En 1845, les sœurs de Sainte-Chrétienne ouvrirent une école communale et un pensionnat auxquels elles ajoutèrent dans la suite une salle d'asile. Voici les noms des quatre premières sœurs de Sainte-Chrétienne qui arrivèrent parmi nous : Sœur Sainte Marie-Anne, supérieure ; sœur Sainte Alodie, sœur Sainte Aurélie et sœur Sainte Timothée. Ces religieuses se firent aimer et estimer de toute la ville ; leur pensionnat devint florissant. Bientôt, elles furent obligées de faire construire une nouvelle maison, qui est très-belle et renferme une chapelle où l'on conserve

le Saint Sacrement. Cet établissement devient tous les jours plus prospère ; de nombreuses élèves arrivent de toutes les directions et reçoivent une éducation distinguée. Il y a présentement plus de vingt sœurs qui sont chargées des écoles et de l'hospice.

La rue des Anges possède la Justice de paix et la Synagogue des Israélites.

RUE DE HOMBOURG.

Dans la rue de Hombourg, on remarque de belles maisons construites par les comtes de Henning ; une fontaine surmontée de la croix de Lorraine ; une Madone datant de plusieurs siècles, devant laquelle brûle une lampe nuit et jour et que viennent visiter un grand nombre de pèlerins ; une ancienne tour et de vieilles statues, dans une maison près de la fontaine de Lorraine ; la caserne de cavalerie, très-bien située et pourvue d'une eau excellente.

En sortant de la ville par la rue de Hombourg, nous rencontrons à notre droite l'ancien cimetière, placé en gradins contre le Kreutzberg. Au haut du cimetière, se trouve une antique chapelle de style gothique, où l'on vénère une parcelle de la vraie Croix ; d'où vient le nom de la chapelle et de la montagne (Sainte-Croix, Belle-Croix, Montagne-de-la-Croix.) Près de la chapelle, l'archéologue admirera un sépulcre colossal, venant de l'église abbatiale. A l'entrée de la chapelle se trouvent deux grandes statues en pierre représentant la sainte Vierge et saint Jean. Ces statues ainsi que le sépulcre doivent être l'œuvre du sculpteur Melling.

RUE DE L'HOPITAL.

Sur le Nonnenberg, ou rue de l'Hôpital, nous verrons des vestiges des fortifications de la ville et du couvent des Bénédictines ; plusieurs caves sont encore dans un parfait état de conservation. On sait que les religieuses avaient acheté peu à peu toutes les maisons qui forment aujourd'hui la rue de l'Hôpital.

RUE DU LANTERBERG.

La rue du Lanterberg, sur une colline très-rapide, est la rue la plus élevée de la ville ; on y voit aussi des restes de remparts, encore très-élevés et d'une grande épaisseur.

QUAI DE LA MEHRZELLE.

Nous trouverons l'école des garçons sur le quai de la Mehrzelle. Elle est dirigée par un instituteur laïque, aidé de trois sous-maîtres.

Ce furent les Bénédictins qui tinrent la première école à Saint-Avold ; elle était à la porte du couvent, jusqu'en 1521. A cette époque elle fut transférée au Gansberg, et la ville ne tarda pas à se charger elle-même d'un instituteur. En 1601, l'instituteur, natif de Trèves, fit une réclamation touchant la maison d'école; on fit droit à sa demande. En 1772, Saint-Avold avait un régent de la langue latine, auquel on donnait cent livres, et un maître d'école qui recevait seize quartes de grains sur les dîmes, cinquante livres et l'écollage.

Après la Révolution, nous eûmes des instituteurs laïques jusqu'en 1851. Nous possédâmes alors pendant plusieurs années des Frères des Ecoles chrétiennes.

Pour l'enseignement de la langue latine, il fut d'abord dirigé par les deux Bénédictins qui revinrent à Saint-Avold après le rétablissement du culte. Diverses écoles secondaires essayèrent ensuite de s'établir ; mais aucune ne fut de longue durée.

Nous apprenons que le pensionnat de Dreux, dirigé par le cher Frère Apollonis, ancien directeur de Saint-Avold, a été honoré d'une médaille d'or à l'exposition scolaire. (Exposition universelle de 1867.)

II.

Notre-Dame de Saint-Avold.

A quelques minutes de Saint-Avold, sur le flanc de la montagne de Valmont, s'élève un sanctuaire en l'honneur de la sainte Vierge; c'est l'un des pèlerinages les plus anciens et les plus fréquentés de la Lorraine allemande. La Mère de Dieu y est invoquée sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours ; les pèlerins l'appellent aussi Notre-Dame des Trois-Montagnes , Notre-Dame des Sept-Collines, à cause des nombreuses collines environnantes.

On ne saurait indiquer l'origine précise de cette chapelle. Plusieurs légendes circulent parmi nous touchant cette origine. D'après une première version un homme portait une statue de la Vierge, de Saint-Avold dans un village voisin. Arrivé à l'endroit où se trouve la chapelle actuelle, il s'arrêta un instant pour se reposer ; mais quand il voulut de nouveau se mettre en route, la statue devint si pesante qu'il ne put pas même la soulever. Etonné, il appelle quelques personnes qui travaillaient dans le voisinage ; leurs efforts réunis ne purent la faire changer de place. A cette vue, on s'écria que la sainte Vierge voulait être honorée dans ce lieu, et l'on y érigea un sanctuaire en son honneur. — Voici une autre version : Les Bénédictins possédaient la ferme de Furst, entre Valmont et Folschviller. Les Frères étaient donc obligés de faire assez souvent le chemin du couvent à la ferme. Un jour, un

religieux aperçut une statue de la Vierge au milieu des broussailles, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la chapelle. Il la prit et la porta dans l'abbaye. Le lendemain, la statue avait disparu ; on la retrouva bientôt au premier endroit. On la rapporta au couvent ; mais elle revint de nouveau à la même place. En voyant ce prodige, les religieux bâtirent une chapelle et y placèrent la statue merveilleuse.

La Mère de Dieu fit voir en plusieurs circonstances que ce lieu était privilégié et qu'elle aimait d'y être invoquée. Le fait suivant nous a été transmis par nos pères : Une jeune personne était privée de l'usage de ses jambes. Longtemps déjà elle gémissait sur un lit de souffrances. Comme elle avait une grande dévotion envers la sainte Vierge, elle lui demanda avec confiance sa guérison. Sa prière ne fut pas vaine. Marie, salut des infirmes, apparut en songe à cette pauvre jeune fille, et lui dit qu'elle recouvrerait la santé, si elle la priait dans une chapelle qu'elle lui montrait. A son réveil, la malade fit part de sa vision aux personnes qui l'entouraient. On consentit à la faire porter jusqu'au lieu qu'elle avait vu en songe. A peine eût-elle aperçu la chapelle près de Saint-Avold qu'elle s'écria que c'était là le sanctuaire désigné par la sainte Vierge. Soudain, elle se sent guérie, gravit d'un pas ferme la colline où se trouve la chapelle et remercie avec effusion sa Bienfaitrice de la faveur qu'elle vient de lui accorder.

Comme l'affluence des pèlerins croissait de jour en jour, la chapelle était devenue trop petite. Elle fut reconstruite sous le règne de Louis XIV. Pendant que ce monarque faisait bâtir Sarrelouis, des ingénieurs fran-

çais logèrent à Saint-Avold. Ils donnèrent le plan d'une nouvelle chapelle et dirigèrent eux-mêmes les travaux.

Je mentionne ici, sons toutes réserves, une assertion de madame Rollin, Bénédictine du couvent de Saint-Avold. Elle a assuré que ses religieuses, se rendant à matines, aperçurent, du haut de la colline où se trouvait leur couvent, une procession de la milice céleste à la tête de laquelle marchait la sainte Vierge. Cette vision avait lieu au-dessus de la chapelle de Notre-Dame de Saint-Avold. On entendit la Mère de Dieu dire que c'était un lieu de grâce et de salut. — On raconte aussi que des personnes virent quelquefois pendant la nuit la chapelle brillamment illuminée.

En 1793, les Jacobins détruisirent la chapelle et brûlèrent les béquilles et les ex-voto, preuves de la guérison d'un grand nombre de malades. Mais la statue de la Vierge fut soustraite à leur fureur et cachée dans la demeure des dames Simonin et Delèze, qui la gardèrent jusqu'après les troubles révolutionnaires. Dans la vie de madame de Méjanès, la vénérable fondatrice des sœurs de Sainte-Chrétienne, nous lisons qu'elle vint en pèlerinage à un sanctuaire près de Saint-Avold ; les impies l'empêchèrent de satisfaire sa dévotion.

Sous le règne de Napoléon Ier, on s'empressa de rebâtir le sanctuaire vénéré. Le jour de la fête de Notre-Dame des Neiges, la statue de la Vierge y fut transférée en grande solennité, au milieu d'une procession de plusieurs milliers de personnes, au son des cloches et au bruit des mortiers. La joie était peinte sur tous les visages, et il était aisé de voir combien les habitants de Saint-Avold avaient d'amour pour la Sainte Mère de

Dieu. Du reste, cette dévotion ne fait que s'accroître : le jour de l'Assomption, par exemple, il est édifiant de voir le nombre des citoyens qui se font un honneur d'assister à la procession.

La chapelle actuelle est bien ornée et garnie de tableaux, parmi lesquels on remarque quatre belles copies des cartons de Raphaël.

La Madone est habillée et porte l'Enfant Jésus.

La façade de la chapelle est ornée de trois statues. En 1832, à l'époque du choléra, on éleva devant la chapelle une croix et deux statues de saint Roch et de saint Sébastien, afin d'obtenir la préservation du fléau. La croix est enrichie d'une indulgence de quarante jours. On vient d'annexer à la chapelle une petite sacristie.

Les pèlerins affluent principalement les samedis; ils viennent d'une dizaine de lieues à la ronde, surtout de la Prusse. Dans la semaine, il se dit quelquefois quatre messes par jour.

Qui pourrait raconter les grâces que les enfants de Saint-Avold ont obtenues par l'intercession de Notre-Dame des Sept-Collines? Plusieurs militaires, exposés sur le champ de bataille à des périls extrêmes, échappèrent à la mort après s'être recommandés à la douce Vierge de Saint-Avold. Mais combien de grâces spirituelles? Les enfants qui se préparent au grand acte de la première communion, ne manquent pas de faire une neuvaine à Notre-Dame de Bon-Secours afin, de recevoir le divin Sauveur avec les dispositions requises.

III.

Langue du pays.

La langue française se vulgarise de jour en jour à Saint-Avold et tend à faire disparaître le patois allemand en usage parmi nous.

Bien qu'il y ait un grand nombre de variétés dans les dialectes de la Lorraine allemande, on peut cependant les ramener à trois principaux : l'allemand du pays de Bitche, qui se rapproche le plus du bon allemand; l'allemand du pays de Thionville, qui a un peu d'analogie avec le flamand-hollandais; et l'allemand du pays de Saint-Avold, qui est corrompu par des consonnances grecques et françaises.

Dans ce dernier patois, la diphthongue *au* se change en *ou*, ou *oï*, suivant la lettre finale; *ei* se change en *aï* ou *inn* ; *a* se change en *o* : la prononciation de cet *o*, comme dans *olt*, ancien, ne peut pas être désignée sur le papier, il faut l'entendre; *er* se change en *a ;* le *t* est remplacé par le *d*. En général, le ton est traînant et l'accent particulier.

Nous ne voulons pas donner toutes les règles pour l'étude de notre allemand; il serait cependant curieux de faire une étude comparative des dialectes allemands du département. Une petite brochure concernant cette matière rendrait service à ceux qui sont obligés de voyager dans les diverses parties de la Moselle.

Voici un petit échantillon des trois principaux dialectes allemands.

Patois du pays de Bitche.

S'isch é mol é Frau gevèn : ens fon ihré Kin isch krank vor. Da isch se in é Mutter-Gottes-Kappel gang, oun hat so gebèt: Ziter for èm lohr isch min Kind krank; es isch gans tab; es hat veh in de Augen, oun veh in de Bèn. Livi Mutter-Gottes, helf mer! Oun vi de Frau Hem kumm isch, var's Kind gesund. Da hat se sich grad nidergekniet, oun hat fon ganzem Herzem unsern Herrgott gedanckt.

Patois du pays de Thionville.

Et var é mol eng Fra : ènt founn zingen Kanner as krank guin. Do ging se an eng Kapell founn der Mutter-Gottes und bèt so : Zeit lohrs, as mei Kannt kranck ; èt as gans daf; t'houtt Aënn-vé an Bé-vé. Gut Mutter-Gottes, helf mer! An so bal ass de Fra herèm var an hat Haus, do var d'Kannt gesondt. Do sass se sech op d'kniën und dankte Gott fon grund des Herzens.

Patois du pays de Saint-Avold.

Z'isch eu mol énn Froïv gevén. Aïns fan sin Kénn isch kronck vord. Do iss se ouf énn Moutta-Gotts Kap-pél gong, oun hott zo gebét : Sinta Fèrèn isch min Kènt grong; z'isch gonz doïv; s'hott Oïven-vé, oun Baïn-vé; gut Moutta-Gotts, helf ma. Und vi de Froïv Haïm komm isch, isch des Ként hél gevén. Do hott ze zich grad geknoïp, und unsa Herr Gott fon Herzen ge-donckt.

IV.

Hydrologie.

Saint-Avold, par sa position au pied de plusieurs collines, possède des sources abondantes, qui se réunissent et forment plusieurs ruisseaux. Le torrent de la Mehrzelle a un cours fort restreint; il traverse la ville sous un pont très-large et ne tarde pas à se jeter dans la Rosselle. Celle-ci prend sa source entre Longeville et Saint-Avold et longe la ville après s'être séparée en deux bifurcations, qui se rejoignent à la Vurtzmil. De là, la Rosselle serpente dans un vallon resserré, coule au pied de Hombourg-l'Evêque, passe près de Forbach, et se perd dans la Sarre entre Sarrelouis et Sarrebrück. Sur son parcours, la Rosselle fait marcher un nombre considérable de moulins, et donne son nom à des villages près de Forbach. La ressemblance entre les noms de Moselle et de Rosselle a fait dire à certains géographes que Saint-Avold est une ville située sur la Moselle! Il est vrai que la Rosselle, en se joignant à la Sarre, va grossir la Moselle et la rend l'émule du Rhin, qui l'absorbe et se déverse dans la mer du Nord.

Il y a plusieurs étangs près de Saint-Avold : quelques-uns ont été desséchés par crainte des inondations pour la ville. Le plus beau de ces étangs est celui d'Oderfang; c'est un petit lac très-poissonneux, qui a son lit dans le sable des Vosges.

La source de la Bonne-Fontaine, près du Moulin-

Neuf, est ferrugineuse et coule de dessous une petite chapelle fort ancienne, que l'administration du chemin de fer vient de faire restaurer. Nous avons vu que cette source n'était pas inconnue des Romains.

La ville elle-même, comme nous l'avons déjà dit, est dotée d'un grand nombre de fontaines intarissables. Mais la plus considérable est, sans contredit, la fontaine militaire; elle donne par minute près de vingt litres d'une eau claire, fraîche et très-saine.

N'oublions pas de citer la source ferrugineuse qu'un sondage a mis à découvert près de Hombourg. Ses eaux ont beaucoup d'analogie avec les eaux minérales de Mondorf et de Sierck et pourraient donner naissance à un établissement de bains d'une certaine importance.

A la sortie du Steinberg, près de Hombourg, nous trouvons un étang et une ancienne papeterie (Papiren Mühl) de Stanislas duc de Lorraine.

V.

Commerce. — Industrie. — Agriculture.

Bien que notre ville ne possède pas ce qu'on appelle de grandes industries, le commerce y est cependant assez important. La présence d'une garnison de cavalerie, de nombreux marchés, des foires importantes donnent de l'animation à Saint-Avold. Des tanneries considérables produisent des cuirs renommés, et particulièrement des cuirs forts pour militaires.

Ce qui est regrettable pour notre commerce, c'est la distance qui sépare la ville de la gare du chemin de fer, et l'établissement d'un marché hebdomadaire à Hombourg.

Les établissements métallurgiques du canton sont la forge de Sept-Fontaines, entre Freyming et Saint-Avold, et les usines de Hombourg-Bas. Notons encore une fabrique de bleu de Prusse, plusieurs moulins, des fabriques de potasse, de gélatine, d'engrais chimique, des ateliers de mécanique, etc.

Quant à l'agriculture, les terres du pays étant en grande partie sablonneuses ne produisent que du seigle, du blé de Turquie et des pommes de terre d'une grande réputation. Cependant, de l'autre côté des collines vosgiennes, le terrain est fertile en froment.

Les forêts occupent une grande étendue des environs de Saint-Avold et fournissent du beau bois de construction. La forêt du Steinberg est magnifique : elle est très-accidentée et traversée par la fameuse chaussée

d'Hiéraple; on y voit encore plusieurs bornes portant la croix de Lorraine.

Une autre source d'industrie se trouve dans le charbon de bois, dans les nombreuses carrières de pierres du canton, dans l'extraction du minerai de plomb et de cuivre, et dans les houillères, fours à chaux, etc.

Mentionnons particulièrement nos brasseries qui produisent une bière excellente et très-renommée.

Saint-Avold possède plusieurs tuileries parmi lesquelles nous citerons la tuilerie à vapeur, située à la station du chemin de fer. On se sert dans cet établissement d'un sable quartzeux blanc, provenant des propriétés de M. Nicolas Altemayer. M. Grimmer a trouvé que ce sable mélangé dans une certaine proportion avec de l'argile donne des briques d'une grande dureté et d'une sonorité remarquable.

Espérons que l'ancienne splendeur commerciale de Saint-Avold renaîtra, lorsque des voies ferrées relieront notre ville à la ligne de Thionville à Niederbronn, près de Carling, et à la ligne de Forbach à Nancy, près de Petit-Ebersviller, par la vallée de la Rosselle, ou bien près de Faulquemont par le pied de Hochwald.

VI.

Géologie. — Minéralogie.

Le pays de Saint-Avold, si intéressant dans ses faits historiques, si pittoresque dans ses sites, n'est pas moins remarquable sous le rapport de la constitution du sol. Il est rare en effet, de rencontrer dans un si petit espace des sujets aussi variés de géologie et de minéralogie. De quelque côté que l'on se dirige, on trouve de précieux documents pour l'étude de ces sciences. Nos concitoyens nous permettront donc de leur donner un petit aperçu de la géologie de Saint-Avold et de ses environs.

Notre pays comprend les terrains suivants que nous énumérons par ordre de formation et d'ancienneté : le Terrain houiller, le Grès rouge, le Grès des Vosges, le Grès bigarré, le Muschelkalk ou Calcaire conchylien, les Marnes irisées, quelques noyaux de Lias et des Terrains modernes.

I. TERRAIN HOUILLER.

Le bassin houiller de la Moselle commence au nord de Saint-Avold. Il a pour ligne de démarcation la côte de Longeville, le Felsberg et le Steinberg. Ce terrain ne se montre pas chez nous à la surface du sol. On n'a pu constater sa présence que par des sondages pratiqués près de Longeville, Porcelette, Carling, l'Hôpital, Hombourg, etc.

Le puits de Carling, parvenu à une profondeur de

370 mètres, a traversé le terrain houiller sur une épaisseur de 170 mètres. Il a rencontré sept couches de houille, qui ne tarderont pas à être exploitées, lorsque la pose d'un nouveau cuvelage en fonte permettra de reprendre les travaux interrompus.

La houillère de l'Hôpital possède deux puits; le premier, commencé le 4 avril 1863, en grande partie cuvelé en fonte, a traversé le terrain houiller sur une épaisseur de 65 mètres; il a rencontré une couche de houille qu'on exploite en ce moment. Le second, destiné à devenir le puits principal, est également cuvelé en fonte. Commencé le 28 juin 1864, il atteint aujourd'hui une profondeur de 295 mètres. Il a rencontré quelques filons de houille inexploitable; mais ne tardera pas à atteindre la couche déjà exploitée.

Cependant, il ne paraît pas que le terrain houiller s'étende dans tout le bassin sans solution de continuité; car plusieurs sondages, faits tout près de Saint-Avold, n'ont pu atteindre ce terrain. Parmi les fossiles que l'on trouve le plus ordinairement dans ce terrain, à Carling et autres endroits, on compte un grand nombre d'espèces de fougères.

II. GRÈS ROUGE (NOUVEAU).

De même que le terrain houiller, le Grès rouge n'a pas d'affleurement dans le pays; mais les sondages d'Oderfang, de Carling, de l'Hôpital et de Freyming, etc., l'ont traversé sur une épaisseur assez considérable. On l'a mis aussi à découvert, il y a quelques années, au Hochwald, où l'on a creusé plusieurs galeries pour l'extraction du mi-

nerai de cuivre. Nos mineurs allemands appellent communément le Grès rouge, todtliegende, roche morte, parce qu'il est pauvre en métaux et en fossiles.

III. GRÈS VOSGIEN.

Le Grès des Vosges avec le Grès bigarré est sans contredit le terrain le plus important de Saint-Avold, autant par son étendue et sa variété que par les minéraux qu'il renferme dans son sein. La ligne tracée par le Grès vosgien passe d'un côté par le Castelberg, le Hochwald et la base du Kreutzberg; de l'autre par le Felsberg, le Steinberg et la forêt de Saint-Avold.

Ce terrain affleure sur un grand nombre de points et comprend deux assises dont les limites sont faciles à saisir. L'assise inférieure, généralement peu agrégée, se trouve dans les plaines; l'assise supérieure, au contraire, compose les collines, et les roches qui la forment ont plus de dureté. C'est dans cette dernière assise que se trouvent les plus beaux et les plus grands conglomérats.

La première assise s'étend dans les plaines, au nord de la ville. Elle peut être étudiée sur un grand nombre de points. Près de la forêt de Saint-Avold, de chaque côté de la route de Carling, on rencontre un ban puissant de Grès vosgien, à l'état arénacé. On pense communément que c'est de là qu'on a retiré les sables employés pour la construction de nos couvents et de nos églises. Ces sablonnières ont encore aujourd'hui beaucoup d'importance. Les sables du champ de manœuvre pour les exercices de la cavalerie, et ceux qui s'étendent

au pied du Steinberg et le long du Hollerloch, ainsi que les grès friables exploités près de la chapelle de la Sainte-Trinité, appartiennent à cette même assise.

L'assise supérieure forme en totalité ou en partie les collines qui environnent Saint-Avold. Elle se présente à une étude complète aux Castelberg, Hochwald, Felsberg et Steinberg. Dans ces différents endroits, mais particulièrement au Steinberg, les roches de grès vosgien, avec leur blocs escarpés et couverts de lichens, donnent une idée des ruines d'un antique castel.

Nous trouverons encore le Grès vosgien dans le chemin creux qui relie le faubourg à la chapelle de la Sainte-Trinité et dans la Sinnercoul, où l'on voit dans ce terrain une espèce d'argile rouge, dure et traçante.

Les mines du Hochwald, ouvertes il y a quelques années par une compagnie prussienne qui les exploite en ce moment, sont creusées en majeure partie dans le grès vosgien. Plusieurs galeries ont mis à découvert un ban remarquable de grès à gros grains, mêlés de quartzites arrondis, très-riche en minerai de cuivre et de plomb.

Ce ban possède en épaisseur une puissance de neuf mètres trente centimètres, et n'a jusqu'ici aucune limite bien déterminée. Les assises de ce ban sont fréquemment traversées par des failles courant du sud au nord. Sur les parties basses, ou le sol des galeries, se trouve le conglomérat ou poudingue : il est uni en plusieurs endroits avec de la pyrite de fer ; son épaisseur varie de 50 à 60 centimètres. Au-dessus des galeries apparaît l'argile rouge qui atteint souvent un mètre soixante centimètres d'épaisseur. Elle se montre

sans interruption dans toute l'étendue des mines.

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, une galerie a traversé le grès rouge sur une épaisseur de dix mètres environ. On extrait de ces mines une grande quantité de carbonate de cuivre vert et bleu ; sur les lieux mêmes, on fait subir au minerai une première opération, à l'aide de procédés chimiques.

Les mineurs trouvent assez souvent, dans les filons riches, du Manganèse oxydé, de couleur brune et violette, et des cristaux de barytine, présents destinés aux touristes généreux.

Des recherches faites dans le but de découvrir la continuation du ban de minerai de Hochwald ont été couronnées d'un plein succès au Steinberg et au Castelberg. Encouragée par cette réussite, la compagnie d'exploitation a sollicité et obtenu du gouvernement une concession de plusieurs lieues d'étendue.

IV. GRÈS BIGARRÉ.

Ce terrain constitue presque à lui seul la côte du Kreutzberg, où il a été mis à découvert par de nombreuses carrières qui sont parvenues à des profondeurs considérables. Ces carrières ont été ouvertes sous la direction des Pères Bénédictins et ont fourni de magnifiques pierres de taille pour la construction du monastère et de l'église. Elles ont donné naissance au hameau la Carrière, nommé aussi par quelques ouvriers français Nid-d'Aigles, à cause de sa position élevée, d'où par corruption on a fait Nidec.

Le grès bigarré, tel qu'on peut l'observer aux car-

rières de Saint-Avold, est une roche quartzeuse à grains fins renfermant souvent une grande quantité de paillettes de mica. Sa couleur dominante est le rouge bariolé de tâches blanchâtres et jaunâtres. Ses couches se présentent par séries alternatives de marnes, d'argiles, de grès micacés et schisteux avec des glaises à forme aplatie et lenticulaire.

Près du Moulin-Neuf, on a creusé dans ce terrain une petite carrière où les paillettes de mica sont tellement abondantes que la roche paraît en être presque exclusivement composée.

Le même terrain fournit, dans les carrières de Hellering près de Hombourg, d'excellentes pierres pour meules à aiguiser.

Dans les divers endroits où se trouve le grès bigarré, on a constaté la présence de bois pétrifiés et de végétaux fossiles, quelquefois admirablement conservés, et d'autres fois, réduits en débris et dispersés dans les roches. On connaît aussi à Saint-Avold, dans le grès bigarré, deux bans remarquables de fossiles : l'un dans un ravin au pied de la partie du Kreutzberg qui fait face à la ferme de Véneck ; l'autre, dans un ravin qui commence à la maison du cantonnier et aboutit à la carrière de Nideck ; des limes de différentes grandeurs sont les pétrifications dominantes.

Le grès bigarré forme encore avec le grès des Vosges la colline du Bleiberg, ou montagne de plomb, ainsi nommée à cause du minerai de plomb que l'on a trouvé dans ses flancs. Les travaux d'extraction du Bleiberg, commencés sous le règne de Stanislas, cessèrent à l'époque de la grande Révolution, et furent repris, il y

a une douzaine d'années, par des allemands, qui déblayèrent les galeries, en dressèrent le plan et retirèrent beaucoup de minerai. Des morceaux de minerai de plomb rapportaient jusque 80 p. 0/0; le rendement ordinaire était de 20 et 30 p. 0/0; il y avait aussi du cuivre et même un peu d'argent. Aujourd'hui, les travaux ont cessé dans le Bleiberg, parce que les mineurs ont trouvé des terrains plus productifs.

Le Bleiberg est presque entièrement miné par des galeries qui le traversent en tous sens. Il a deux entrées principales, l'une au bas de la côte, près de l'auberge *A mon idée;* et l'autre très-pittoresque, près du sommet de la côte. On éprouve un frisson involontaire en pénétrant, sous des roches surplombant, dans des excavations profondes et mystérieuses, où l'on rencontre des espèces de salles supportées par des piliers et garnies de siéges creusés dans le roc. L'étonnement est grand quand on aperçoit au fond des mines, une petite pièce d'eau et une cascade. En parcourant le Bleiloch, on peut se faire une idée des catacombes.

V. MUSCHELKALK.

Le calcaire conchylien se présente sur plusieurs points dans les environs de Saint-Avold. La côte de Longeville, la côte de Valmont, Eberswiller, Macheren marquent son parcours dans le pays. Lors de la construction de la nouvelle route de Saint-Avold à Ebersing, par la gare du chemin de fer, on a creusé dans le Muschelkalk, près de la chapelle du Choléra, une carrière qui donne de bonnes pierres pour le rechargement des routes. Cette carrière a mis à découvert un ban assez

épais de calcaire à encrinites; on y rencontre aussi quelques pectens et des lymnées. A côté de ce ban, on a trouvé un lit de calcaire fétide, de couleur rouge et noire, donnant une forte odeur par la percussion.

Sur toute la côte de Valmont, mais particulièrement dans les ravins qui bordent le chemin de Saint-Avold à Valmont par la chapelle de la sainte Vierge, on trouve une grande quantité de fossiles de cette formation, des ammonites, des lymnées et surtout des pectens détachés des roches.

On exploite dans le Muschelkalk, près de Petit-Ebersviller, un ban de calcaire compacte employé a divers usages. Près de la Bonne-Fontaine, se trouve un autre ban dont les roches disposées en feuillets alternent régulièrement dans les couches d'argile; il est très-riche en fossiles.

VI. MARNES IRISÉES (KEUPER).

Les marnes irisées se trouvent près de la gare du chemin de fer et forment une grande partie du ban de La Chambre, où l'on peut admirer la richesse des nuances qu'elles offrent aux regards. On étudie aussi ce terrain dans la tranchée de la route de la gare à Ebersing, la tranchée du chemin de fer entre Saint-Avold et Faulquemont, la route de Saint-Avold à Sarreguemines par Macheren. Une tuilerie à vapeur, établie près de la gare de Saint-Avold, tire ses matériaux des marnes argileuses de ce terrain.

VII. LIAS INFÉRIEUR.

Bien qu'il y ait des fours à chaux près d'Altviller, ce village ne possède que quelques noyaux de lias. Ce n'est que plus loin, vers Eberzing et Lixing, que ce terrain se présente dans toute sa puissance et renferme des pétrifications gigantesques.

VIII. TERRAINS MODERNES.

Les vallées des environs de l'Hôpital renferment de la tourbe sur plusieurs mètres d'épaisseur. L'exploitation de ce combustible, autrefois assez considérable, est maintenant abandonnée.

Entre la ville et le Valenberg existe une assise de tuf d'une faible étendue et d'une épaisseur peu considérable. Elle tire son origine d'une source calcaire dont l'action est très-puissante. La mousse, les feuilles, les joncs, etc., placés dans ce petit ruisseau, se couvrent en peu de temps d'une croûte conservant l'empreinte de ces objets. On a ainsi des espèces de pétrifications qui peuvent servir d'ornements dans les jardins et les appartements; on peut en faire des grottes très-jolies.

VII.

Environs de Saint-Avold.

Le pays de Saint-Avold, avec ses terrains si variés, offre au botaniste une riche collection de plantes. On peut citer, entre autres, la drosera rotundifolia, la menianthes trifoliata, les myrtilles, etc. Les étangs, les montagnes, les vallons et les forêts produisent des végétaux rares et fournissent une des plus belles flores du département.

Le touriste trouvera aussi chez nous la richesse et la variété dans les points de vue. Si, par exemple, il veut gravir le Felsberg, quatre paysages différents se présenteront à ses regards : au Midi, la ville entière et ses jardins se déroulant à ses pieds; à l'Est, un vallon resserré entre deux rangs de collines, et baigné par la Rosselle; au Nord, un pays agreste, couvert de champs et de forêts, montrant quelques villages au milieu des bois; à l'Ouest, une plaine riante, ayant à sa gauche des coteaux verdoyants, couverts de moulins, de fermes, d'étangs, et offrant à l'horizon Longeville et son château. Les autres points à signaler au touriste sont le Bleiberg, et le sommet du Kreutzberg, d'où la vue s'étend jusque près de Sarrelouis.

Nos magnifiques forêts attirent de nombreux chasseurs de Metz et des environs, qui y viennent courir le loup, le sanglier, le chevreuil et autre gibier.

Voici les dépendances de la ville de Saint-Avold :

La *Carrière de Nideck,* hameau divisé en haute et

basse Carrière, situé sur le Kreutzberg. Nous avons parlé plus haut de son origine et de ses carrières. L'an dernier, la ville a fait planter 60,000 petits arbres sur une surface de quelques hectares, qui étaient restés en friche.

La *Ferme de Veneck*, sur la côte de ce nom, à gauche de la route qui conduit au chemin de fer. Cette cense, l'une des plus belles du pays, appartenait au couvent de Saint-Avold. Elle est aujourd'hui exploitée par une famille d'anabaptistes. Les bâtiments de la ferme sont entourés d'un mur très-élevé; la porte d'entrée est surmontée d'une petite tour carrée; en temps de guerre, on pourrait s'y retrancher avantageusement. — A quelques pas de la ferme, mais déjà sur le ban de Valmont, se trouve la chapelle dite du Choléra; c'est un lieu de pèlerinage assez fréquenté, quand des maladies pestilentielles règnent dans le pays. Près de la chapelle, au milieu d'un champ, existait une vieille croix en pierre, à l'attouchement de laquelle les pèlerins attachaient une grande efficacité contre les atteintes du choléra. On en a vu qui mêlaient à leurs aliments le sable de cette pierre afin de se rendre invulnérables aux traits de la peste. Pour prévenir tout abus, un curé de Valmont a fait sceller cette pierre dans l'intérieur de la chapelle, qui est dédiée à saint Roch et à saint Sébastien.

Le *Moulin d'Oderfang*, avec ferme. On y lavait dans le temps le minerai de plomb. Près du moulin, se trouve un petit étang : le grand étang d'Oderfang est un peu plus loin. Le moulin renferme une fabrique de fécule de pommes de terre.

La *Maison Knovloch*, située à droite de la route de Longeville. Elle sert actuellement d'usine où l'on fa-

brique de l'engrais, de la colle, de la gélatine, du noir animal et autres produits chimiques.

La *Vurtzmil*, au confluent de la Rosselle et du canal, appartient à la maison Ve de Ch. Appolt et Eichacker. Il y a un moulin et une fabrique d'excellent bleu de Prusse, qui s'expédie jusqu'en Angleterre et aux Etats-Unis.

L'ancienne *Faïencerie*, vis à vis du Manége, à l'entrée de la Sinnercoul, appartient à la même maison ; on y fait de la potasse, etc.

Le *Moulin à tan*, à quelques minutes au-dessous de la Vurtzmil, est un vaste bâtiment qui renferme moulin, scierie à eau et ateliers de mécanique. Ces derniers sont fermés en ce moment.

La *Maison du cantonnier*, au pied du Kreutzberg, près du Moulin-Neuf.

La *Ferme du Hollerloch*, entre les chemins de l'Hôpital et de Sept-Fontaines, a été fondée par M. Nicolas Altemayer, au milieu de dunes sablonneuses qu'il a converties en terres assez fertiles. Près de la ferme, dans une sapinière, passe la chaussée de Hiéraple.

La *Ferme de Lieutenantgefeldt*, située au milieu des forêts, à neuf kilomètres de Saint-Avold. Elle tire sans doute son nom d'un apanage qu'un duc de Lorraine y donna à l'un de ses capitaines. Peu d'habitants de Saint-Avold connaissent cette ferme, qui fait cependant partie de leur commune.

On peut encore ajouter à cette nomenclature la tuilerie et l'auberge : *A mon idée*, sur le petit chemin de Valmont; la Roche et autres maisons, au pied du Bleiberg; l'auberge : *Au point du jour*, au pied du Gueckenberg, etc.

Faisons maintenant une petite promenade dans les villages environnants.

Rendons-nous d'abord à Hombourg dont la commune se compose de Hombourg-l'Evêque ou Hombourg-Haut, Hombourg-Bas et Hellering, et renferme 2.153 habitants.

Hombourg-l'Evêque, agréablement échelonné sur une montagne, est la première station du chemin de fer entre Saint-Avold et Forbach. Il y a mairie, succursale avec un vicariat et distribution des postes. On y voit une ancienne porte, une rue pavée, l'ancienne collégiale, qui sert de presbytère, et une belle église paroissiale de style ogival.

Sur le point culminant de la côte, se trouvent les ruines du château-fort; plusieurs remparts sont encore bien conservés. Les habitants de Hombourg vous racontent que les châtelains de la forteresse glissaient sur un immense pont en cuir pour descendre dans la vallée! — Près du château, apparaît l'antique hermitage de Sainte-Catherine, chapelle gothique avec logement pour le gardien.

Hombourg-Bas possède de belles forges, qui fabriquent un acier supérieur à celui d'Angleterre.

Hellering s'élève sur une colline vis-à-vis de Hombourg-l'Evêque, dont il est séparé par le val de la Rosselle. Il y a près de ce village d'importantes carrières creusées dans le grès bigarré.

A une petite distance de Hellering, nous verrons un château flanqué de tourelles, avec une ferme. On a imprimé en allemand un grand roman sur les récits fabuleux qui circulent à l'endroit de ce château. Tout le

monde connaît la légende du dragon ensorcelé qui, tous les sept ans, y vient se baigner dans les eaux d'un puits extrêmement profond, dont la source, au dire des gens du pays, serait à Boucheporn !

Freyming (720 habitants), mairie et succursale, à une demi-lieue de Hombourg. Ce village fut construit en 1602, sur l'emplacement d'une forêt, par la permission du comte de Créhange ; il ne payait pas de subventions, d'où lui vint son nom de Commune franche.

Entre Freyming et l'Hôpital se trouve la forge de Sept-Fontaines, établie sur la Merle en 1749, et appartenant aujourd'hui à M. Simon. Près de la forge passe la chaussée romaine ; on voit aussi quelques vestiges d'un temple païen.

La commune de l'Hôpital-Carling a 1410 habitants et touche à la frontière prussienne. Le nom de l'Hôpital, en allemand Spiedel, vient sans doute d'un hôpital qu'on y avait bâti, à cause de la pureté de l'air. Après les terribles fléaux qui suivirent l'invasion des Suédois, ce village ne renfermait plus que quelques habitants : il s'est bien relevé de ses désastres. Les habitants font le commerce de tabatières d'écorce de bouleau, dont ils expédient des quantités en Amérique. Mais, ce qui va être pour eux une source de bien-être, c'est une houillère qui fournit depuis quelques semaines une houille d'excellente qualité. L'église se trouve entre l'Hôpital et Carling.

L'annexe de l'Hôpital, Carling, a été fondée par Charles de Lorraine, qui lui donna son nom. C'était, il y a quelques années, un village de chétive apparence ; aujourd'hui, son état devient florissant. Grâce à sa

belle houillère, Carling possède une station du chemin de fer, déjà en partie construit, de Thionville à Niederbronn. C'est à Carling qu'on a extrait la première houille du canton ; ce fut un jour de fête pour toute la contrée. Les premières voitures de houille, peintes aux couleurs nationales, firent leur entrée triomphale à Saint-Avold, le 26 octobre 1860. Elles étaient escortées par les houilleurs en grande tenue, et précédées de la musique bourgeoise de Saint-Avold, qui était allée à leur rencontre. Les voitures firent le tour de la ville, au milieu d'une foule énorme, qui faisait éclater sa joie par les cris mille fois répétés de : Vive la Houille ! De Saint-Avold, les voitures allèrent se présenter à la préfecture.

L'Hôpital et Carling, qui passaient naguère pour les villages les plus pauvres des environs, ont donc aujourd'hui entre les mains de puissants éléments de prospérité.

De Carling, nous passons à Porcelette, séparé de Saint-Avold par une immense forêt. Ce village, bâti vers 1610 par l'Evêque de Toul, André Porcelet de Maliane, renferme une population de 1102 âmes. On y voit encore un bâtiment, ayant servi de couvent aux Bénédictins. L'abbé de Saint-Avold était le seigneur de Porcelette. En 1724, les Bénédictines de Saint-Avold achetèrent à Porcelette quelques pièces de terre qu'elles convertirent en vignes.

A quelque distance de Porcelette, s'élève sur une colline escarpée, au milieu des bois, le château de Varsberg, dont les seigneurs ont fait tant de bruit dans l'histoire. Le château de Varsberg a été détruit à plu-

sieurs reprises; celui qui subsiste de nos jours est de construction moderne. Varsberg fut primitivement occupé par les Romains. J'apprends à l'instant qu'un ingénieur de Metz a pratiqué dans les environs des fouilles, qui sont couronnées de succès; on trouve des urnes funéraires, remplies de cendre, des pièces de monnaie, etc.

Les sieurs de Varsberg possédaient à Saint-Avold une maison noble et franche, au-dessous du monastère de l'Annonciation, le ruisseau de la Mehrzelle d'une part, et une masure de l'autre. De cette maison dépendaient une grande quantité de biens-fonds, situés à Seingbouse, Guenviller, Ebersviller, et dans plus de vingt autres villages. En 1679, les Bénédictines de Saint-Avold achetèrent cette maison avec toutes ses dépendances.

De Porcelette, un chemin très-agréable nous conduit à Longeville-lès-Saint-Avold, que nous aimons de visiter, bien qu'il se trouve dans le canton de Faulquemont. Longeville avec Kleinthal a 1897 âmes. Mairie, succursale avec vicariat, deux églises, beau château possédé par la famille Durbach. Au commencement du livre, nous avons parlé des origines de Longeville. Son abbaye de Bénédictins renfermait douze religieux au commencement de la grande Révolution. A quelques minutes de Longeville, se trouve le Castelberg, sur lequel s'élevait un manoir, entièrement rasé. Il y a deux ans, un laboureur, en passant la charrue sur cet emplacement, a mis la main sur quelques vieux objets, qu'il a envoyés au Musée de Metz.

Dourdhal (263 habitants) a été fondé par les Béné-

dictins de Longeville. Ce village est encaissé dans un vallon environné de collines boisées. L'abbé de Longeville était seigneur de Dourdhal. — Près de ce village, nous rencontrons la Bleivesch, ancien lavoir du minerai de plomb, ainsi que les mines du Hochwald, dont il a été question à l'article Géologie.

Valmont (548 habitants) est un village situé entre deux côtes, à une demi-lieue au sud de Saint-Avold. La mairie de Valmont faisait partie de la vouerie de Saint-Avold et possédait deux échevins de la Grande Cour. Ce village passa à la Lorraine avec la chatellenie de Saint-Avold. En 1593, le duc Charles l'échangea avec le sieur de Henning contre une rente que ce gentilhomme avait à Maxtadt. Les Bénédictines de Saint-Avold avaient un tiers des dîmes de Valmont. Elles fournissaient un traitement convenable au vicaire, qui était un religieux de Vargasse. Valmont possède une assez belle église où l'on monte par un vaste escalier. C'est sur le ban de Valmont que se trouve placée notre gare du chemin de fer. Mentionnons encore à Valmont le château de M. Roger de Belloguet.

Altviller, au-delà de la ligne ferrée, est un village de 336 habitants. Il n'a pas fait partie du duché de Lorraine; il dépendait de la mairie de Tenquin, dans un des bailliages de l'Evêché. — Mairie, chapelle vicariale.

La Chambre avec Holbach, renferme 533 habitants. Le village de La Chambre a été érigé en 1586, sur l'emplacement d'un bois. Holbach faisait, comme Altviller, partie de la mairie de Tenquin. Les Bénédictines de Saint-Avold avaient toutes les dîmes de Holbach et deux tiers de celles d'Altviller. Holbach possède une

petite chapelle, lieu de pèlerinage en l'honneur de la sainte Vierge.

La commune de Macheren, d'où dépendent Petit-Ebersviller, Moulin-Neuf, etc., a 694 habitants. Un géographe lorrain dit que Macheren près de Saint-Avold, a été illustré par une bataille gagnée en 1156, par Simon Ier, duc de Lorraine, contre Alberon de Montreuil, archevêque de Trèves. On ne peut guère prouver cette assertion, parce qu'il existe plusieurs endroits du nom de Macheren, qui veut dire frontière, limite, mur de séparation. — Les Bénédictines de Saint-Avold avaient le total des dîmes sur une contrée de Macheren, venant du sieur Condé de la Croix.

Petit-Ebersviller était paroisse avant la Révolution; on y voit encore l'ancien presbytère avec ses salles spacieuses. Les Bénédictines de Saint-Avold possédaient à Ebersviller à peu près les deux tiers des dîmes, venant de la maison franche des sieurs de Varsberg. Ce village avait dans le temps plusieurs châteaux dont il ne reste presque plus de traces.

Le Moulin-Neuf est un riche hameau, composé de moulins, de fermes et d'auberges, et situé sur la route de Paris à Mayence, à la bifurcation des chemins de Forbach et de Sarreguemines. Près de là, s'élève la petite chapelle de la Bonne-Fontaine, but de promenade matinale, pendant le mois de mai, pour les habitants de Saint-Avold, qui y vont boire à la source minérale.

Les autres villages du canton de Saint-Avold sont :

Folschviller (591 habitants), beau village, sur une éminence près de Valmont. Il dépendait de l'empire d'Allemagne et faisait partie du comté de Créhange.

Host (253 habitants), Barst et Marienthal (410 habitants) ; il ne faut pas confondre ce Marienthal avec le pèlerinage de même nom en Alsace. L'an dernier, Marienthal, annexe de Barst, a reçu, par l'entremise d'un officier de Rome, de précieuses reliques de saint Roch et de saint Sébastien.

Betting (389 habitants), Guenviller (316 habitants), Seingbouse (635 habitants) ; les Bénédictines de Saint-Avold avaient quelques dîmes dans les deux derniers villages.

Bening (338 habitants), station du chemin de fer entre Saint-Avold et Sarreguemines ; près de ce village, s'est livré un grand combat entre l'évêque Burchard et les Lorrains ; les troupes épiscopales remportèrent la victoire.

Farébersviller (655 habitants), Henriville (282 habitants) ; il y a une dizaine d'années, un habitant de Farébersviller a fait une importante trouvaille d'antiquités romaines. Henriville doit son origine au duc Henri de Lorraine, qui donna en 1608, à Antoine la Motte et autres, la permission de défricher une forêt et d'y ériger un village. En 1620, le duc Henri céda le nouveau village à l'un de ses capitaines de carabiniers.

Cappel, La Vallette ; Henri, duc de Lorraine, donna en 1614, la seigneurie de la Vallette à madame Louise de la Vallette, abbesse de Sainte-Glossinde de Metz, à condition que les religieuses de cette abbaye seraient tenues de chanter chaque samedi un Salve Regina, en l'honneur de la sainte Vierge, pour la santé et la prospérité du duc pendant sa vie, et le salut de son âme après son décès.

CHANT PATRIOTIQUE

DE SAINT-AVOLD.

I.

LE DÉPART.

Partons, amis ! la France nous appelle !
Adieu, clochers ! Adieu, parents chéris !
Adieu, vallons ! et bords de la Rosselle !
Adieu, jardins, et vous coteaux fleuris !

Refrain.

Grand saint Nabor ! du séjour de la gloire
Défends partout nos vaillants guerriers !
Éloigne d'eux tous les traits meurtriers ;
Conduis leurs pas au champ de la victoire.

II.

LE RÉGIMENT.

Courons, volons vers les drapeaux français !
Exerçons-nous au maniement des armes.
Notre valeur nous donnera la paix,
Et des foyers chassera les alarmes.

III.

LA GUERRE.

La guerre éclate ; entendez le clairon !
Le tambour bat ; le bataillon s'avance.
Partez, coursiers du brillant escadron,
Soldats, vengez l'honneur de notre France !

IV.

Lançant partout la terreur et la mort,
La bouche à feu fait mugir son tonnerre,
Partout du sang, partout des cris de guerre ;
La balle siffle, et le brave s'endort.

V.

LA VICTOIRE.

Triomphe, amis ! arrêtez la poursuite !
Honneur à vous, fantassins, artilleurs !
Triomphe, amis ! des ennemis en fuite,
Les étendards sont livrés aux vainqueurs.

VI.

LA RÉCOMPENSE.

Approchez-vous, combattants valeureux !
L'Empereur va couronner votre ouvrage.
Tenez, voici l'étoile du courage :
Vous serez tous des citoyens heureux.

VII.

LE RETOUR.

J'ai combattu sous l'aigle impériale;
A Saint-Avold je veux finir mes jours.
Je te revois, douce ville natale.
Tu resteras l'objet de mes amours.

Refrain.

Grand saint Nabor! du séjour de la gloire
Défends partout nos vaillants guerriers!
Éloigne d'eux tous les traits meurtriers,
Conduis leurs pas au champ de la victoire!

ÉPILOGUE.

Telle est, mes chers concitoyens, l'histoire de notre bonne ville de Saint-Avold, fondée par saint Fridolin, appelée Hilariacum, sous le règne de Clovis, agrandie par saint Sigisbaud et appelée Cella-Nova, sous le règne de Pépin-le-Bref, dotée des reliques de saint Nabor, par saint Chrodegang, appelée depuis Saint-Avold, nommée chef-lieu d'une vouerie importante par les évêques de Metz, fortifiée au moyen-âge par l'évêque Adémar, et définitivement réunie à la France en 1766, après avoir alternativement appartenu à l'évêché de Metz, à la France et aux ducs de Guise et de Lorraine.

Sans doute les documents ne manquaient point pour faire un ouvrage plus volumineux. Nous pouvions y insérer de nombreux extraits des archives et détailler surtout les faits contemporains. Mais ces développements n'entraient pas dans le cadre que nous nous étions proposé. Nous les avons donc laissés pour offrir un résumé succint, un ouvrage populaire, qui par sa concision pût nous initier rapidement aux principaux faits historiques de notre ville natale.

Aux honorables personnes qui par leur souscription ont concouru à la publication de ce livre nous présentons nos sincères remerciements.

Fête de saint Philippe, 1868.

LISTE

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.

MM.

Albert (l'abbé), curé à Porcelette.
Altemayer (Auguste), négociant à Saint-Avold.
Altemayer (Louis), négociant à Saint-Avold.
Altemayer (Victor), officier d'état-major.
André, instituteur-adjoint à Saint-Avold.
Barrallier, inspecteur principal des douanes à Saint-Avold.
Beck (Charles), aubergiste.
Berthol (Jean).
Bongert, marchand.
Boulanger (l'abbé), curé à Betting.
Boussert, à Sarreguemines.
Braun (Joseph), marchand tanneur, conseiller municipal.
Breistroff (Auguste), débitant.
Bronder (l'abbé), curé à Reinange.
Bronder (Théodore B[d]), libraire à Saint-Avold.
Cahen (Bernard), banquier.
Clauteaux, percepteur de Seingbouse.
Colbus (l'abbé).
Courtot (Gustave), à Château-Thierry.
Dieudonné, négociant.
Dufresne, notaire, conseiller municipal.
Durand, limonadier, conseiller municipal.
Ehrmann (Joseph), boucher.

MM.

Ehrmann (Théodore), principal clerc de notaire.
Eichacker (G.), industriel à Saint-Avold.
Fabrizius (l'abbé), curé à Barst.
Fick (l'abbé), vicaire à Saint-Avold.
Fonck (l'abbé).
Florentin (Mlle), marchande.
Fréderich, marchand de vins en gros.
Fromholtz (l'abbé), curé à l'Hôpital.
Gand, suppléant du juge de paix, conseiller municipal.
Gauffer, boulanger.
Godart, instituteur à Saint-Avold.
Gouvy, maître de forges à Hombourg-Bas.
Grandidier, ancien notaire, rentier à Saint-Avold.
Guérin, marchand de vins à Saint-Avold.
Grimmer, industriel (gare de Saint-Avold).
Hausen (Th. d'), à Hombourg-Bas.
Hertz, industriel à Saint-Avold.
Hoen, marchand tanneur.
Houppert, teinturier.
Iochum, maître d'hôtel, conseiller municipal.
Isler (l'abbé), curé à Boucheporn.
Isselé (l'abbé), à Lachambre.
Jansen (J.), féculier à Saint-Avold.
Karcher (François), boucher.
Karcher, marchand tanneur.
Kieffer, agent d'assurances.
Kieffer, aubergiste.
Kimmel (l'abbé), vicaire à Saint-Avold.
Kraffmuller, marchand tanneur, conseiller municipal.
Lacombe (Mme), à Saint-Avold.
Laity (Mme), à Saint-Avold.
Lebrun (Alexis), limonadier.

MM.

Lebrun (François), à Saint-Avold, conseiller municipal.
Lebrun (Pierre), marchand tanneur.
Lepoire (aîné), orfèvre.
Lepoire (Eugène), marchand tanneur.
Lepoire (Théophile).
Letellier, marchand de vins en gros à Saint-Avold.
Louis (l'abbé), curé de Hombourg.
Soeur sainte Marie, supérieure du pensionnat Ste-Chrétienne.
Marion (S.), marchand drapier.
Mathieu (l'abbé), curé à Seingbouse.
Meyer, greffier de la mairie.
Mellinger, préposé des douanes.
Moreau, employé des contributions indirectes.
Nérenburger (E.), confiseur, conseiller municipal.
Niderkorn (l'abbé), vicaire à Hombourg.
Nonancourt (E. de), médecin à Hombourg.
Nouffert, huissier.
Paqué (A), à Hombourg.
Paqué (Jos.), à Hombourg.
Parisot (J.), aubergiste.
Pister (G.), marchand de fer, conseiller municipal.
Pister (Pierre), marchand.
Pister (Mlle Léonie), professeur de musique et de français.
Poncelet (l'abbé), curé à Saint-Avold, chanoine honoraire.
Raimond, capitaine en retraite, chevalier de la Légion-d'Honneur, adjoint au maire.
Remy, chevalier de la Légion-d'Honneur, docteur en médecine, maire de la ville.
Richer (Fréderic).
Risse (Mme E.), receveuse des postes.
Risse (Jh), marchand de bois.
Roekel (Mlle A.), à Saint-Avold.

MM.

Sabrou (E.), maître d'hôtel à Saint-Avold.

Saget, commandant de gendarmerie en retraite, chevalier de la Légion-d'Honneur.

Sainpy, à Forbach.

Schmitt, employé des postes.

Schutz, horloger.

Simon, maître de forges à Sainte-Fontaine.

Spinga, chevalier de la Légion-d'Honneur, conseiller général.

Spinga, (Ed.), notaire à Saint-Avold.

Stock, docteur en médecine.

Urbain, entrepreneur à Saint-Avold.

Walter (Émile), brasseur.

Walter (Victor), brasseur.

Wébanck, greffier de la justice de paix.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉCIS HISTORIQUE DEPUIS LA FONDATION DE SAINT-AVOLD JUSQU'A NOS JOURS.

DEUXIÈME PARTIE.

SAINT-AVOLD DE NOS JOURS.







